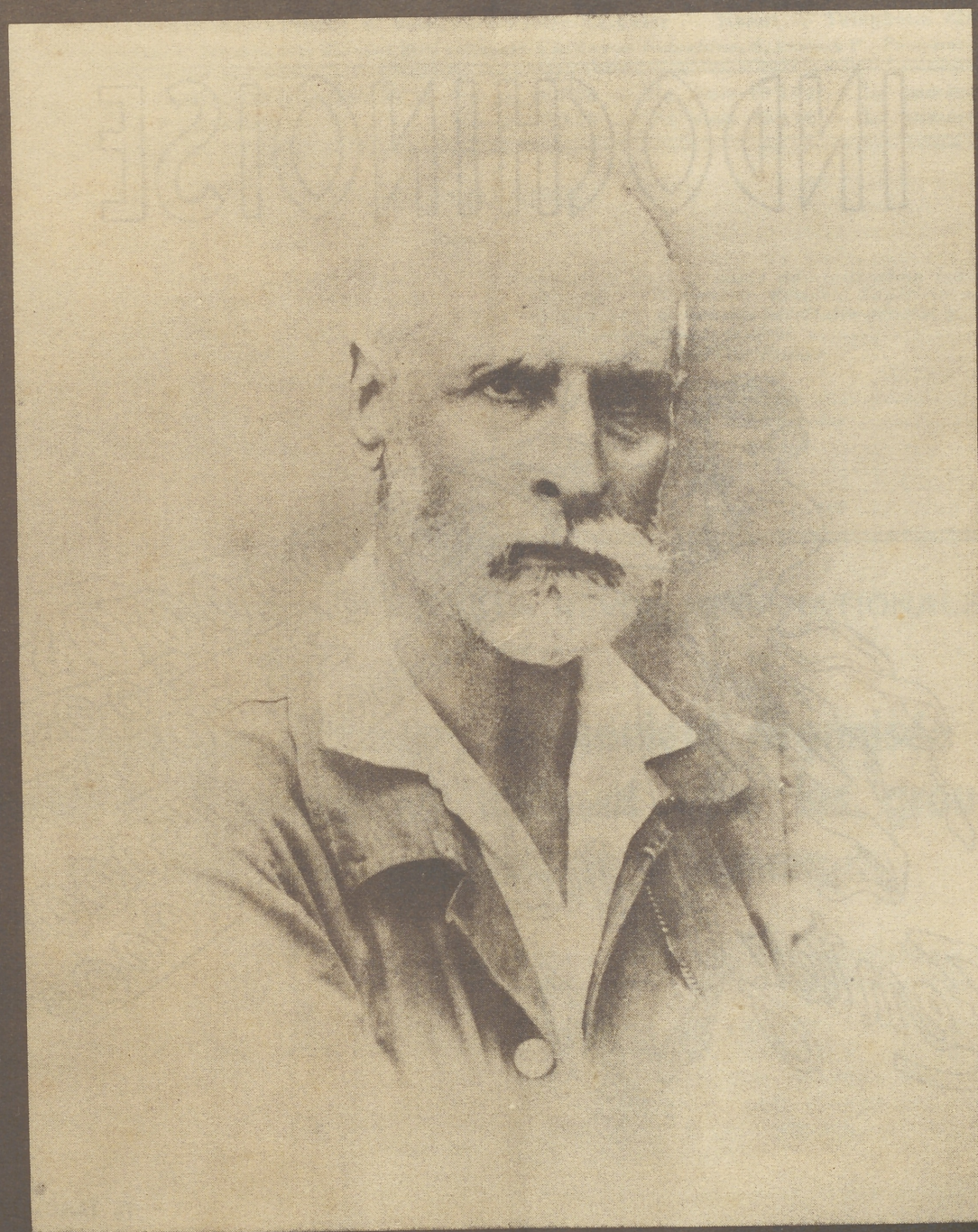
4e Année N° 133 Le N° 0$40 Jeudi 18 Mars 1943

INDOCHINE

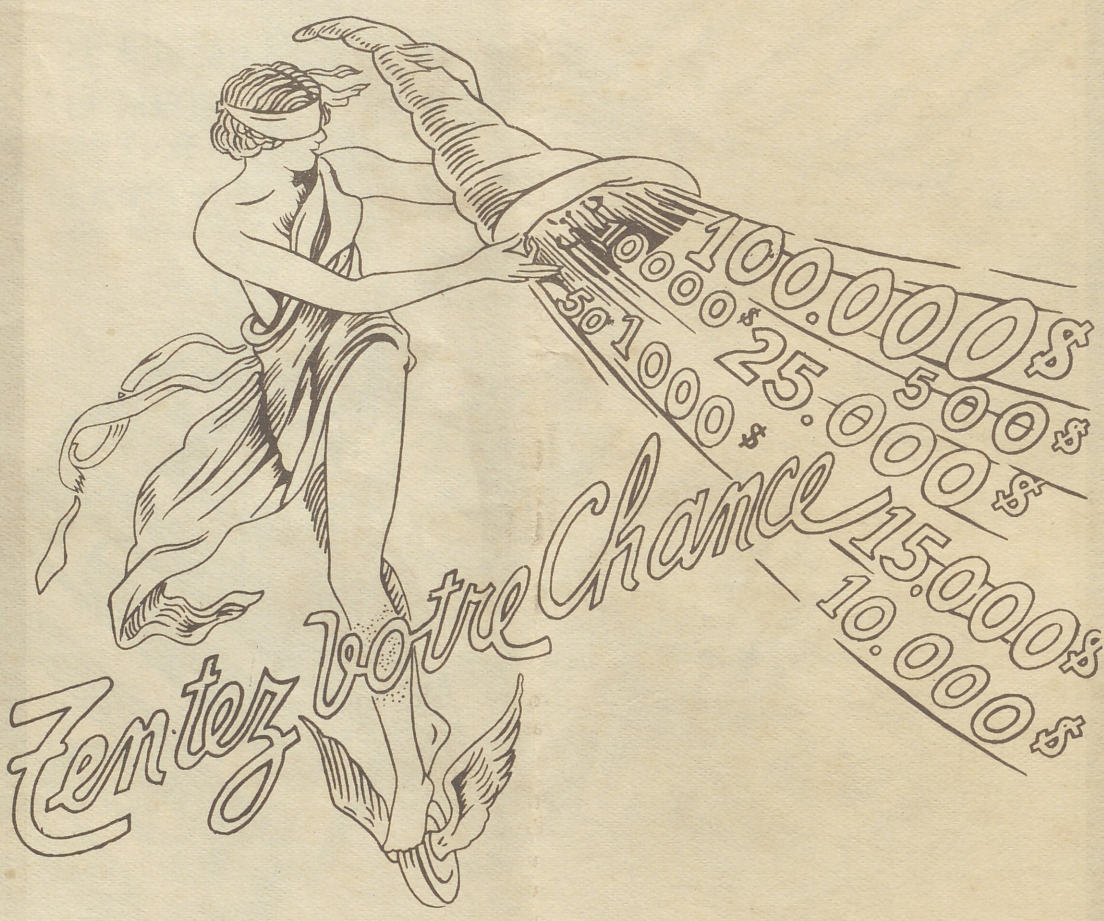
HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Le Dr YERSIN (1863-1943)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Tr. Tanloc

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

4e Année - N° 133 — HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ — 18 mars 1943

Direction : ASSOCIATION ALEXANDRE DE RHODES
DIRECTION-ADMINISTRATION : 6, boulevard Pierre-Pasquier — Hanoi — Téléphone 628
Toute la correspondance, les mandats doivent être adressés à la Revue *Indochine*, 6, avenue P.-Pasquier, Hanoi

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 18 $ 00 — Six mois 10 $ 00 — Le numéro 0 $ 40
ETRANGER ..... Un an 27 $ 00 — Six mois 15 $ 00 — Le numéro 0 $ 60

SOMMAIRE

	Pages
Partie de l'homme, la société organisée revient à l'homme en utilisant tous les groupes nés des besoins de l'homme	1
A. Yersin (22 septembre 1863 — 1er mars 1943), par le Médecin-général GENEVRAY	3
La dernière lettre du docteur Yersin à l'Amiral Decoux	6
La question des ordures ménagères dans les grands centres, système actuel de Saigon-Cholon, par le docteur A. HÉRIVAUX	8
Lokhon khmères, par le docteur R. GUY ISSARTIER	I à VIII
Dalat, cité de la Jeunesse, par ANDRÉ MORVAL	IX à XI
Promotions dans la haute Administration indochinoise. — M. Gautier, Résident Supérieur au Cambodge ; M. Cousin, Secrétaire général p. i. *du Gouvernement général*	XII
Opinion d'un retour de France	10
Lettre d'Annam	12
La Semaine dans le Monde	14
Revue de la Presse Indochinoise	15
La Vie Indochinoise	16
Courrier de nos lecteurs	18
Mots croisés n° 103	18
Solution des mots croisés n° 102	19

POUR MIEUX COMPRENDRE LA RÉVOLUTION NATIONALE

Partie de l'homme, la société organisée revient à l'homme en utilisant tous les groupes nés des besoins de l'homme

NOUS avons précédemment insisté sur la notion de personne humaine, fondement de toute société organisée. Il nous reste aujourd'hui à préciser que ce doit être cette société organisée.

« Faire de la personne le fondement de toute société n'implique pas qu'on nie tout contenu, tout « être » à la société, qu'on en fasse, tel Rousseau, le simple résultat d'un « contrat » dont l'existence et les droits ne dépendent que de la volonté des contractants. Cette notion de rêveur, en effet, semble confondre la personne et le moi et se réfère d'ailleurs davantage à l'individu qu'à l'homme concret.

La société — les sociétés — constituent des êtres de relation, c'est-à-dire des êtres qui, d'une part, tirent leur existence des éléments qui les composent, mais, d'autre part, ajoutent quelque chose à ces éléments, qui est proprement « la relation ».

Considérée, comme un « être de relation », la société ne perd donc pas toute existence personnelle, elle reste bien un être concret, un fait, mais cet être, ce fait trouvent dans les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

personnes qui les « supportent », tout à la fois leur source et leur justification.

« Etre de relation », la société doit rester au service de l'homme. Elle est moins « réalisée » que l'homme. Elle est moins proche que lui du concret. Elle lui est en quelque sorte soumise, par son origine et par sa fin.

Néanmoins, parce qu'elle est un « être de relation » (et non point un conglomérat arbitraire), la société ajoute quelque chose à l'homme, le protège, le soutient, l'exalte.

L'état sauvage n'est pas le meilleur état humain (comme semblent le croire les rousseauistes) ; mais un état social qui exige le sacrifice des personnes est plus inique, plus inhumain que l'état sauvage.

Ainsi la société organisée — de par son être propre — devra tout ensemble assurer un « ordre » indispensable à l'équilibre des forces personnelles dans ce qu'elles ont d'antagoniste, et préserver les « anarchies nécessaires » à l'indépendance des personnes.

Dans sa fin donc, la société, « être de relation » demeure tout entière au service de l'homme, doit tout entière être faite pour l'homme.

Dans son mode d'existence, dans ses moyens d'action, elle doit se révéler assez cohérente pour être protectrice, assez contrôlée pour ne point devenir tyrannique.

Un tel équilibre — rendu nécessaire par la nature même de la société — n'est point, on le verra, sans conséquences pratiques, immédiates, sans application dans le réel.

Ce que d'ailleurs on nomme communément « société » — l'ensemble des hommes réunis dans leur vie, leur terre, leur civilisation, leur travail, leur culture — n'est point la seule forme de société, elle n'est même point la plus réelle, la plus proche des personnes, la plus efficace.

Il est d'autres groupes naturels, d'autres groupes nés de la condition humaine elle-même, d'autres « êtres de relation » qui trouvent leur fondement dans un autre ordre — souvent plus proche, plus intime, — de « relations » : famille, métier, Etat, nation.

De la nature de ces relations, de leur direction essentielle, on pourrait tout à la fois trouver et déduire (trouver dans le réel, car c'est bien ainsi que « les choses tendent à se passer », et déduire logiquement, car telle est bien la conclusion de l'intelligence), le rôle de ces groupes divers, de ses sociétés fragmentaires.

La famille est sans doute la plus naturelle, la plus forte d'entre elles, car la relation qui unit ses membres est la plus étroite qui se puisse concevoir : celle de la génération, celle du sang.

Le métier vient ensuite. Il reste — dans l'ordre non privé, collectif — le signe du « groupe » le plus puissant. La « relation » qui en unit les membres est constante (comme le travail, la fonction), concrète (comme le moyen de vivre). Il est le « groupe » fondamental, la « cellule » de l'économie.

Parce que ces « groupes » sont réels, parce qu'ils sont fondés en relation, la société organisée doit les intégrer, les protéger, les servir, les grandir comme elle doit intégrer, protéger, servir, grandir les personnes elles-mêmes.

La société organisée donc, est celle qui tient compte de tout le réel, et de toutes les nuances du réel.

Légitimée essentiellement par la personne, elle l'est aussi par la famille et par le métier.

Tout doit y concourir au bien commun, au bien de l'homme concret, à la sauvegarde de ses libertés personnelles.

Partie de l'homme, la société organisée revient à l'homme en utilisant tous les groupes nés des besoins de l'homme. Elle ne « réduit » donc la personne ni à l'intérêt, ni à l'histoire, ni à elle-même.

Son but est de créer une harmonie (1). Harmonie précaire et peccable comme les personnes qu'elle doit accorder, et la société organisée diffère en cela de la société paradisiaque promise par le marxisme après les années de dictature du prolétariat. Harmonie pourtant aussi stable, aussi continue que possible, et en cela société organisée s'oppose à la société capitaliste où la licence individuelle et le hasard doivent créer l'ordre » (2).

Ainsi s'éclaire à la lumière de ces considérations philosophiques cette phrase du Maréchal : « Ayez une société solide, et dans laquelle le noyau social primitif, la famille, soit fort : les droits primordiaux de l'individu — religieux, domestiques, scolaires — y trouveront un rempart.

» Ayez des Associations puissantes, des Associations de métier notamment, et les autres droits essentiels auront en elles leur assiette et leur fondement. »

INDOCHINE.

---

(1) Pour PÉGUY déjà, « cité harmonieuse » ne désignait point une cité de rêve, mais une cité humainement organisée.

(2) Thierry MAULNIER, Robert FRANCIS et J.-P. MAXENCE, 1934.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A. YERSIN

22 septembre 1863 — 1er mars 1943.

par le Médecin Général GENEVRAY

LA Science est en deuil et l'Indochine pleure le plus illustre de ses fils d'adoption. Le docteur Yersin vient de mourir à Nha-trang où, pendant près d'un demi-siècle, il a poursuivi l'œuvre la plus variée, la plus belle et la plus féconde qui se puisse imaginer. Il repose maintenant parmi les hévéas de Suôi-giao, dans le sein de cette terre d'Annam qu'il a tant aimée.

« Sa carrière, a dit à l'Académie des Sciences le professeur Lacroix, constitue un véritable roman d'aventures, mais un roman vécu, singulièrement fécond en résultats de tous ordres pour la Science, pour l'humanité et pour la prospérité de notre pays. »

Alexandre Yersin est né le 22 septembre 1863, à Lavaux, dans la campagne vaudoise.

Il fut élevé à Morges où son père, entomologiste distingué, avait été professeur de sciences naturelles ; en 1883, il commença ses études médicales à l'ancienne Académie de Lausanne, les poursuivit à Marbourg, puis à Paris. En 1886, il était assistant préparateur à l'Hôtel-Dieu.

C'est à cette époque qu'il entre dans le laboratoire de Pasteur, rue d'Ulm, alors dans toute l'effervescence des travaux sur la vaccination contre la rage. En 1887, il acquiert la nationalité française et soutient une remarquable thèse de doctorat en médecine sur la tuberculose du lapin ; mais déjà Roux, séduit par cette intelligence lumineuse, l'a associé à ses recherches sur la diphtérie : Yersin signe avec lui les trois importants mémoires, aujourd'hui classiques, qui établissent que le bacille de Klebs-Loeffler est bien l'agent spécifique de la diphtérie, que ce bacille tue parce qu'il élabore un poison qui se rapproche par ses propriétés des diastases et des venins, mémoires qui devaient donner une orientation toute nouvelle à la toxicologie microbienne et entraîner la découverte des antitoxines et de la sérothérapie. A vingt-six ans la renommée de Yersin est grande dans le monde savant qui le considère comme un émule de Roux et attend ses prochaines recherches.

Mais pour cet esprit audacieux, avide de voir et de connaître, il faut d'autres horizons que les murs du laboratoire : à la fin de 1889, il part pour l'Indochine comme médecin des Messageries Maritimes.

La vie de bord paraît bientôt monotone à ce jeune médecin et ne satisfait point ce goût de l'aventure qui le pousse à s'évader du laboratoire. La chaîne Annamitique, qu'il admire à chaque escale à Nha-trang, exerce sur lui, selon ses propres termes, « une véritable attraction » et il conçoit bientôt le projet de se rendre directement par terre de Nha-trang à Saigon.

Dans ce but, il débarque à Nha-trang en juillet 1890, rejoint Phanri à cheval par la piste qui devait être plus tard la route Mandarine et de là, avec un seul guide, ayant pour tout bagage quelques boîtes de « corn-beef » et quelques biscuits secs que lui a donnés le cuisinier du bord, s'engage dans la chaîne Annamitique et finit par aboutir après deux jours de marches épuisantes aux environs de Djiring. Rejoindre le bateau à Saigon dont le séparent neuf à dix jours de marche n'est plus possible. Abandonnant son projet, le docteur Yersin gagne Phan-thiêt en une journée de marche, arrive à Nha-trang à bord d'une jonque de mer et rejoint son bateau juste au moment où celui-ci lève l'ancre pour Quinhon.

Si nous avons un peu insisté sur cette première excursion dans les pays moïs, c'est qu'elle va orienter toute l'activité de M. Yersin dans les années suivantes. L'échec de cette tentative, les déceptions éprouvées, les fatigues endurées n'ont fait que fortifier son désir d'explorer ces régions alors mystérieuses.

Pendant près de quatre ans, il va parcourir seul et sans escorte les régions montagneuses de la chaîne Annamitique limitrophes du nord de la Cochinchine, du sud de l'Annam et du Laos ; il relèvera le cours des rivières, l'emplacement des lieux habités, le profil des montagnes montrant les voies d'accès vers la Cochinchine et le Cambodge, étudiant les mœurs des populations moïs, la valeur économique des régions explorées.

En 1892, il décide de se rendre de Nha-trang à Stung-treng et, après une première tentative infructueuse, finit par atteindre le Mékong.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

En 1893, il effectue une exploration dans la région de Dran ; c'est à cette époque que se situe sa rencontre dramatique avec une bande de pirates, rencontre au cours de laquelle M. Yersin est blessé d'un coup de sabre à la main gauche et d'un coup de pique en pleine poitrine. C'est pendant cette exploration qu'il prend un premier contact, le 21 juin 1893, avec le plateau du Lang-bian qu'il décrit ainsi : « Mon impression a été profonde lorsque, débouchant de la forêt de pins, je me suis trouvé en face de ce vaste plateau dénudé et désert, dont l'apparence rappelait celle d'une mer bouleversée par une houle énorme d'ondulations vertes. Le massif du Lang-bian se dressant à l'horizon nord-ouest du plateau, accentuait la beauté du site en lui donnant du relief et en lui formant un arrière-plan splendide ».

Lorsqu'en 1899 M. Doumer lui demanda s'il existait dans la région montagneuse du Sud-Annam un emplacement propre à l'installation d'un sanatorium, M. Yersin indiqua immédiatement au Gouverneur Général le plateau du Lang-bian où s'élève aujourd'hui la ville sanitaire de Dalat.

En 1894, M. Yersin va mettre à exécution le plan qu'il a formé l'année précédente, atteindre le Darlac en partant du sud et en explorant les pays moïs situés au nord du massif du Lang-bian et à l'ouest de la chaîne côtière.

Cette fois, contrairement à ses habitudes antérieures, il part avec quinze miliciens, non point tant pour garantir sa sécurité personnelle que parce qu'il s'est rendu compte que ce déploiement de force est nécessaire pour établir le prestige français. Ayant quitté Nha-trang en fin février, il atteint Tourane le 7 mai, après avoir traversé le Darlac et le Kontum.

Cédant à l'affectueuse insistance de M. l'Amiral Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, M. Yersin a conté lui-même, dans ce style direct et d'un simplicité lumineuse qui lui était propre, les péripéties de ces diverses explorations.

En cette même année 1894, des circonstances imprévues allaient donner une orientation toute nouvelle à l'activité inlassable de M. Yersin et le ramener, avec quelle gloire, dans sa voie primitive. Signalons que, en 1892, il avait quitté les Messageries Maritimes et était entré dans le corps du Service de santé colonial, sur le conseil de M. Calmette, venu créer (1890), à la demande de Pasteur lui-même, un Institut à Saigon.

Apprenant au retour de sa dernière exploration que la peste sévissait au Yunnan, M. Yersin demande et obtient une mission pour aller sur place étudier la maladie au point de vue bactériologique. Sur ces entrefaits la peste éclate avec violence à Hongkong. Yersin est désigné pour aller étudier le fléau dans la colonie anglaise. Prévenu à Viétri, il fait demi-tour, prend le bateau à Haiphong et arrive à Hongkong. Il se heurte à des difficultés multiples, mais rien ne l'arrête : en moins de quarante-huit heures il fait construire une maison en bambous et paillote qui lui servira de logement et de laboratoire ; un serviteur chinois remplira les fonctions de cuisinier, de boy et d'aide de laboratoire.

Dans des conditions de travail effroyables, se cachant pour faire quelques autopsies de cadavres achetés aux ensevelisseurs chinois, il examine au microscope la pulpe des bubons et constate que cette pulpe est constituée par une véritable purée d'un petit coccobacille paraissant en culture pure. La culture du bacille sur milieux usuels suit bientôt cette première découverte ainsi que la reproduction de la maladie sur la souris blanche et le cobaye. Yersin démontre enfin l'identité de la peste de l'homme et du rat.

Les recherches faites à Paris sur les souches expédiées de Hongkong confirment les faits observés sur place. Le bacille isolé par Yersin est bien l'agent spécifique de la peste.

En 1895, Yersin fonde l'Institut Pasteur de Nha-trang puis rentre en France où Roux et Calmette ont déjà commencé la préparation du sérum antipesteux. Il prend part à leurs recherches et, en 1896, revient en Extrême-Orient avec une petite provision de ce sérum qui se montrait au Laboratoire assez efficace pour assurer la protection des petits animaux d'expériences. Quelle sera sa valeur en thérapeutique humaine ? La peste ne sévit plus à Hongkong, mais elle fait encore des victimes à Canton et à Amoy. Yersin part pour Canton où, dès son arrivée, l'évêque l'appelle auprès d'un jeune séminariste chinois présentant tous les symptômes d'une peste bubonique grave. Le sérum est injecté ; rapidement les symptômes regressent et le malade guérit. Les cas de peste se font de plus en plus rares, aucun essai d'importance ne peut être tenté. Yersin part pour Amoy où il peut traiter vingt-sept malades ; vingt-cinq guérissent ; la preuve de l'efficacité du sérum antipesteux est faite.

M. Yersin revient en Indochine où il va se consacrer entièrement à l'Institut Pasteur de Nha-trang qu'il ne quittera que de 1902 à 1904, lorsque le Gouverneur Général Paul Doumer lui confiera la création de l'Ecole de Médecine de Hanoi, ou pour de brefs voyages en France où l'appelle l'amitié fraternelle qui le lie à M. Roux.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cet homme qui a trente ans connaît déjà la gloire, dont le nom est célèbre dans le monde entier, reste sourd à l'appel de ses aînés et de ses pairs qui voudraient le voir revenir parmi eux. Il a fait de l'Indochine sa terre d'adoption ; il y vivra et il y travaillera jusqu'à sa mort au milieu de l'affection et de la vénération de ses disciples et de ce peuple d'Annam qu'il comprenait et chérissait.

De 1905 à 1918, il assurera la direction des deux Instituts Pasteur de Saigon et de Nha-trang ; en 1925, il sera nommé inspecteur général des Instituts Pasteur d'Indochine.

Dès la fondation de l'Institut Pasteur de Nha-trang, Yersin spécialise cet établissement dans l'étude des maladies infectieuses qui déciment les troupeaux de l'Indochine tout entière. Il étudie tout d'abord la plus meurtrière d'entre elles et la plus répandue en Annam : la peste bovine. Les travaux aboutissent à la mise au point de la séro-infection.

Avec ses collaborateurs il s'attaque ensuite à l'étude du barbone, du surra et des piroplasmoses.

Parallèlement, il crée des stations d'essais de cultures tropicales et dans la concession de Suôi-giao essaie d'acclimater avec des succès divers, les arbres à gutta-percha, la coca, la kola, le cacaoyer, le palmier à huile d'Afrique, l'arbre à quinquina, mais surtout l'hévéa brasiliensis dont il a été chercher des graines en Malaisie. Peu de temps auparavant un essai de culture de l'arbre à caoutchouc avait été fait à Gia-dinh. mais c'est à Yersin que revient le mérite d'avoir soumis pour la première fois un tel essai à la rigueur du contrôle scientifique qui lui permit de fixer de nombreux points relatifs au traitement rationnel des arbres et à la coagulation du latex, préparant ainsi l'admirable essor de cette culture en Indochine.

En 1918, il reprend au Hon-ba les essais d'acclimation des cinchonas producteurs de quinine qui ont échoué à Suôi-giao : mais ce sol granitique trop pauvre ne convient pas aux exigences multiples de l'arbre à quinquina. M. Yersin recherche alors et trouve à Dran, à Diom, à Djiring et au Petit Lang-bian des terres constituant un sol très riche qui, grâce à des conditions favorables d'altitude et de climat, ont donné les meilleurs résultats. Les cinchonas sélectionnés y ont parfaitement réussi, donnant un rendement en quinine comparable aux meilleurs rendements de Java.

On peut dès maintenant prévoir le jour où l'Indochine pourra se libérer du lourd tribut payé jusqu'ici à l'étranger et subvenir elle-même à la totalité de ses besoins en quinine : cette libération et cette prospérité nouvelle, c'est aux efforts obstinés de M. Yersin et à la rigueur scientifique avec laquelle, pendant vingt-cinq ans, il a poursuivi ses essais sur les quinquinas qu'elle les devra.

Tel est, brièvement exposé, l'essentiel de l'œuvre du docteur Yersin, bactériologiste éminent, explorateur intrépide, agronome remarquable ; l'essentiel seulement, car cet esprit avide de tout connaître s'est occupé tour à tour également d'acclimatation du bétail et des volailles, de météorologie, d'électricité atmosphérique, de radiations solaires : peu de temps avant sa mort il avait entrepris des observations sur les marées.

Cette œuvre immense, marquée au sceau du génie, est dominée par la primauté de l'action : tous les travaux tendent à des résultats concrets, toujours l'idée de réalisation s'allie à l'étude spéculative.

Elle rayonne en outre du plus pur désintéressement. Directeur honoraire de l'Institut Pasteur de Paris, membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine, grand officier de la Légion d'honneur, l'extrême modestie de M. Yersin s'effarouchait des honneurs par lesquels les hommes voulaient lui prouver leur admiration et leur gratitude.

Désintéressé de tout ce qui n'était pas l'action et le but à atteindre, insoucieux de toute gloire, méprisant non seulement le luxe mais même le confort, M. Yersin a traversé la vie avec un détachement et une simplicité d'apôtre, enfermé dans une austère solitude.

Cette intelligence lumineuse vient de s'éteindre ; le dernier survivant du laboratoire de Pasteur n'est plus, mais son âme ardente demeurera parmi nous, continuera à nous guider dans la voie féconde et à nous insuffler sa foi dans les destinées de la Science, de l'Humanité et de la Patrie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La dernière lettre du Docteur YERSIN à l'Amiral DECOUX

M. le Gouverneur Général a bien voulu confier à notre revue la dernière lettre, datée du 11 février, que lui écrivit l'illustre défunt. Nos lecteurs ne liront pas sans émotion ce document qui exprime l'extraordinaire curiosité scientifique du grand savant, que ni les ans ni les fatigues de quarante années d'Indochine n'avaient pu entamer.

INSTITUTS PASTEUR D'INDOCHINE

INSTITUT PASTEUR
DE
NHATRANG
(ANNAM)

Nhatrang, le 11 février 1943

Mon bien cher Amiral,

J'ai été très ensemble aux termes affectueux de votre lettre du 7 février. Je vous suis constamment en pensée ; je me rends compte des difficultés, qui surgissent, nouvelles chaque jour, et auxquelles vous avez à faire face, dans la tâche si délicate que vous avez acceptée ; vous avez à présider aux destinées de l'Indochine, en des temps troubles ; l'avenir est encore dans le brouillard et l'incertitude, mais nous devons conserver intact l'espoir que la France sortira grandie moralement des épreuves qu'elle subit actuellement.

Je vous remercie pour les éphémérides 1943 que vous avez fait éditer ; elles contiennent de multiples renseignements fort intéressants. J'ai pu, d'autre part, obtenir de la direction de la Marine à Saigon, la cession de l'annuaire japonais des marées pour 1943. J'y ai trouvé des indications sur les marées à Nhatrang ; je me suis mis en tête de contrôler leur exactitude : j'ai donc entrepris une série d'observations des marées à Nhatrang, ce qui m'a été facile, car une des faces de ma maison donne sur l'estuaire de la rivière, au voisinage de sa sortie en mer. J'ai pu installer une échelle divisée en plein courant, à une

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vingtaine de mètres de ma véranda. Je lis de là, au moyen d'une jumelle, sur une échelle graduée, les hauteurs du niveau de l'eau, en notant les heures. Je me permettrai de vous communiquer les résultats de ces observations, sous la forme d'un diagramme, lorsque j'en aurai pu réunir un nombre suffisant.

A ce sujet, il m'aurait été utile d'avoir des données sur les coordonnées lunaires en 1943, afin de pouvoir calculer les heures du passage de la lune au méridien de Nhatrang. Je me suis adressé à la direction de la Marine à Saigon, pour demander s'il lui serait possible de me procurer l'annuaire astronomique japonais 1943, qui doit contenir ces renseignements, à condition qu'ils soient intelligibles pour les personnes ne lisant pas le japonais. Je n'ai reçu encore aucune réponse.

Vous me demandez de rechercher, dans les recoins de ma mémoire, des souvenirs médits sur les contacts que j'ai pu avoir avec les hommes marquants que j'ai rencontrés. Je ferai l'impossible pour vous satisfaire, bien que j'aie peu fréquenté ces personnalités dans ma vie indochinoise.

Je vous écris d'autre part, une lettre officielle, au sujet d'une question de demande de cession de graines de Quinquina, qui m'est faite par la Société des terres rouges.

Votre intention de faire de Dalat votre quartier général et de vous y installer dès le début de mai est des plus heureuses. La station d'altitude ne pourra que gagner à votre présence, qui consacrera sa situation de capitale d'été de l'Indochine.

Croyez, cher Amiral, à mes sentiments de vive sympathie et d'affectueux dévouement.

Yersin.

P.S. - Ci la dernière minute, je reçois de la Direction de la Marine de Saigon l'extrême bienveillance japonais 1943, avec mots explicatifs. J'en suis très satisfait !

LA QUESTION DES ORDURES MÉNAGÈRES DANS LES GRANDS centres, système actuel de SAIGON-CHOLON

par le Docteur A. HÉRIVAUX
Médecin-Chef de la Région.

LE SYSTEME ABANDONNE

Saigon-Cholon doit enlever chaque jour 450 mètres cubes d'ordures — environ 150.000 mètres cubes par an.

Jusqu'en ces derniers mois, un jeu puissant de vingt-sept bennes automobiles, toutes de modèles étudiés, assuraient la collecte des poubelles métalliques qui furent imposées non sans mal en 1933. L'évacuation de la nuisance se faisait donc dans des conditions hygiéniques et rapides.

Malheureusement, le dernier chaînon du système ne valait ni le type du récipient (poubelle), ni le choix du véhicule collecteur (benne) ; au terme de l'ébouage, en effet, les immondices étaient purement et simplement entassées sur l'aire de deux dépotoirs : celui de Khanh-hôi à Saigon, celui de Phutho à Cholon. C'était le procédé facile et routinier, le procédé millénaire, celui auquel on doit ces « fumiers de cuisine » fossilisés qui, dans tous les pays du monde, font la joie des archéologues : « kjoekken moedding » indiquant l'emplacement de villes antiques comme, avant qu'on ne les recouvre récemment de terre, n'étaient que fosses d'ordures en voie de fossilisation à l'air libre, la Butte aux Copeaux que cache le labyrinthe du Jardin des Plantes à Paris, et la Motte aux Papelards, à la pointe est de la Cité.

La décharge brute des ordures ménagères est une pratique indéfendable dans une grande ville coloniale : odeurs, mouches, rats, c'est la pestilence organisée.

LE SYSTEME ACTUEL

Une période de difficulté a rendu nécessaire une refonte générale de l'ébouage à Saigon-Cholon :

Usure mécanique du matériel automobile, compression sur la consommation en carburant et lubrifiant, il a fallu s'orienter vers des formules réalistes.

Après une période d'essai, le retrait progressif des bennes a été décidé en vue de leur remplacement méthodique, par **le charroi à bœuf et à bras,** dans tous les quartiers à l'exclusion toutefois des centres-villes où il était prévu qu'on maintiendrait en service deux bennes à Saigon et deux autres à Cholon.

En connexion avec ces moyens de collecte plus pénibles, pour l'ensemble, et plus lents que ceux qu'on était contraint d'abandonner, on choisissait délibérément, pour la décharge des ordures, **des points de dépôts, en pleine zone urbaine,** aussi proches que possible des circuits d'ébouage.

a) Charroi à bras et à bœufs.

Le programme aujourd'hui est entièrement réalisé à Saigon et en voie d'achèvement à Cholon : quarante et une charrettes à bras, vingt-quatre charrettes à bœufs et cinq bennes assurent avec régularité l'enlèvement des ordures ménagères (la cinquième benne devant être retirée dès la dernière livraison de charrettes à bras complétant l'équipement). L'exploitation est faite en régie directe par la Région.

L'expérience a montré que la traction à bras était supérieure au véhicule à bœufs, les animaux soulevant les problèmes annexes de la stabulation, de l'alimentation, du pansage et du ferrage.

La charrette à bœufs est cependant nécessaire dans les parties bourbeuses où la résistance au sol est grande ; elle est également avantageuse car de capacité double (2 m^3 au lieu de 1 m^3 pour la charrette à bras) dans les marchés de quartiers où le volume des déchets est important. Mais, compte tenu de ces remarques, il convient d'en réduire l'emploi au plus juste.

Les secteurs de charroi ne sont pas moins bien tenus que la zone restreinte des bennes. La population s'y est rapidement habituée ; les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

itinéraires sont étudiés ; régulièrement, vers la même heure, l'habitant entend sonner la cloche des charrettes. Non seulement, la reprise de l'ébouage sur des bases nouvelles n'a pas fait regresser la salubrité dans la ville, mais elle l'a, bien au contraire, étendue : dans les agglomérations de paillotes au sein desquelles aucune benne n'avait jamais pénétré, s'enfoncent chaque jour les véhicules de la propreté et leur cloche, là encore, fait entendre la voix d'une discipline salutaire, bien nouvelle en ces endroits depuis toujours abandonnés et que, un par un, les Services d'Hygiène prennent progressivement en main.

b) Dépôts contrôlés.

Il est bien évident que, pour assurer une rotation utile à ce charroi qui n'avance qu'au pas de l'homme ou à l'allure des bœufs et auquel, pour raison de rendement, sont attribués chaque jour plusieurs circuits complets, il est indispensable de placer les dépôts d'ordures sur le parcours même de l'ébouage, selon un itinéraire aussi contracté que possible. Il est donc nécessaire de décharger en pleine ville le total impressionnant de la collecte quotidienne : 450 m³ d'écales de légumes et de fruits, de feuilles de bananier, de déchets de viande et de poissons, de plâtras, de cendres, de branchages, et, à un moindre degré, débris de vaisselle, de tessons, de boîtes de conserves... 450 m³ d'ordures à garder en pleine cité !

Les dépôts contrôlés absorbent tout cela.

Le procédé consiste, sur l'emplacement choisi, à tasser les ordures en masse aussi compacte que possible, sans vide important pour ne pas faire cheminée. La couche fraîche, en épaisseur de 1 mètre, est immédiatement recouverte de sable ou de terre en croûte de 0 m. 10 à 0 m. 15. Dans ces conditions, des phénomènes d'oxydation et d'élévation thermique se développent à l'intérieur du dépôt. Il n'y a pas de mauvaises odeurs ; les mouches et les rats ne peuvent y pénétrer, même par une tranche latérale, d'aventure non recouverte, car le tassement et surtout la température intérieure s'y opposent. La combustion lente évite le danger d'incendie. Les gaz se diffusent lentement et sans nocivité. Les microbes pathogènes sont tous détruits à l'exception des germes sporulés, non dangereux par ingestion ; il n'y a donc aucun risque de contamination pour la nappe profonde des eaux. Ce procédé est ancien ; Call l'a inauguré il y a plus de vingt-cinq ans à Bradford ; cent vingt et une villes anglaises traitent ainsi trois millions de tonnes de gadoues par an. Ici même, à Saigon-Cholon, Muraz, il y a dix ans, s'en est servi comme remblai. Que n'a-t-on continué depuis : que de bas-fonds, de marécages et de marais, on eut fait disparaître en dix ans ! Compte tenu du tassement de 25 % que subissent progressivement les dépôts d'ordures, quel cube utile représentent les matières usées solides d'une ville importante, saturée de contre-bas, de réseaux d'arroyos et de cuvettes !

En ce moment même, Saigon-Cholon comble par ce moyen les 30.000 mètres cubes du grand fossé de la Citadelle, en pleine rue Chasseloup-Laubat et, derrière les abattoirs Kitchener, fait passer progressivement, sur une plate-forme élevée dont le tassement général ne compromet rien, tout un village de paillotes situé primitivement dans une dépression malsaine, nivelée rapidement au rythme quotidien de 110 m³ déversés en « matériaux ordures ». Concurremment, de nombreuses petites mares, dans les quartiers misérables, ont été obturées en un tournemain.

Sans doute, les dépôts contrôlés nécessitent d'être soigneusement préparés à l'avance pour la décharge et scrupuleusement tenus, au jour le jour, dès le début du déversement ; le succès n'est qu'à ce prix ; mais il est bien entendu que tout ce qui est correct exige effort, surveillance, continuité ; en définitive, il est intéressant de faire servir à l'assainissement d'une ville une nuisance qui, non traitée, est particulièrement encombrante et nocive.

Lorsque la présente période de transition sera révolue, il est tout naturel de penser que Saigon-Cholon devra pourvoir au rééquipement moderne de son ébouage. Le moment, alors, sera venu pour elle d'envisager le système rationnel qu'est l'incinération en usine des ordures ménagères ; sur la base actuelle de 150.000 m³, elle en tirera d'ailleurs, par transformation, un appoint d'électricité non négligeable de 6.000.000 de kwh. environ.

Cependant, dans les centres importants qui ne pourraient adopter ce moyen parfait, le procédé des dépôts contrôlés pourrait être continué longtemps comme d'excellente pratique coloniale, susceptible de concourir efficacement à la bonification du sol. D'ores et déjà, il mériterait d'être substitué à la décharge brute partout où elle existe encore car, de cette dernière, on doit considérer l'immonde entassement comme une marque de routine et un stigmate d'insalubrité.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

OPINION D'UN RETOUR DE FRANCE

Au moment où le Gouvernement général fait un effort considérable en faveur des cadres supérieurs indochinois, il nous a paru intéressant de publier ici le témoignage que nous venons de recevoir d'un des fils de l'Empire les plus autorisés à nous confier ses impressions et de retracer rapidement la carrière d'un de ces jeunes « retours de France » restés respectueux des traditions locales qui incarnent l'âme des peuples réunis sous la bannière de l'Union.

Le Tiao Souphanouvong, fils de S. A. le Tiao Maha Oupahat Bounkhong, est né en 1912 ; il est le plus jeune frère de l'actuel Tiao Mahat Oupahat, S. A. le Tiao Phetsarath, ministre de l'Intérieur du Royaume de Luang-prabang.

Après de très brillantes études faites au lycée Albert-Sarraut de 1921 à 1931, le Tiao Souphanouvong partit continuer ses études en France au lycée Saint-Louis. Il entra à l'Ecole Nationale des Ponts et Chaussées en 1934 et en sortit ingénieur civil en 1937. Après des stages techniques fructueux et des voyages dans la Métropole, il entra dans l'Administration des Travaux publics d'Indochine en 1938. Il servit à Nha-trang, à Muong-phine et à Vinh.

Mais laissons-le parler de son propre cas qui est aussi celui de la plupart des « retours de France ».

IL avait le cœur gonflé de tant d'enthousiasmes ; il était si fier de sa culture et de son savoir ; sa joie était si grande de pouvoir enfin utiliser, à plein rendement toutes ces belles connaissances laborieusement acquises : en bref, il se sentait si heureux à l'idée de « Servir », qu'il ne songea pas un seul instant à la situation matérielle qui lui était réservée sous le titre flatteur d'« ingénieur indochinois ».

Il fut comme frappé de stupeur et d'étonnement, en se rendant compte de la piteuse situation matérielle que l'administration indochinoise offrait à ses enfants les mieux doués.

Je n'aurais certes jamais fini, si je voulais analyser les pensées et les sentiments qui s'entre-choquaient alors dans le cœur et l'esprit du jeune homme.

Comment ! C'était donc de la sorte que le pays recevait les meilleurs de ses fils, ceux qui s'étaient expatriés et avaient voué leurs années de jeunesse à l'austérité de l'étude ?

Amertume, révolte, découragement, ce jeune homme était désemparé !

Par bonheur, des amis dévoués, le ramènent peu à peu à la raison.

Mais le mal est là. Faute d'un gouvernement fort ; faute d'un gouvernement imbu de sa haute responsabilité ; faute d'un gouvernement non entravé par le choc des intérêts de toutes origines, il avait été jusqu'ici impossible de modifier cet état de choses...

Comme tant d'autres, il se fit une raison majeure de s'incliner, en se mettant bien dans la tête que cette situation ne pourrait être que provisoire, et qu'un juste retour des choses ne tarderait pas à poindre à l'horizon.

***

En attendant, il espéra...

La guerre vint. Il fallut taire toute revendication, toute réclamation — si justifiées fussent-elles — et se résigner à attendre, par patriotisme et par loyauté, envers la Métropole meurtrie.

***

Jeunes gens d'Indochine ! vous savez le reste.

A présent, le destin de la France éternelle se refait, sous la haute direction d'un héros dont la tâche quotidienne et pourtant surhumaine consiste à reconstruire sur des ruines et avec des ruines.

Après avoir cessé de substituer le nombre à la raison, le flot mouvant à la stable logique et proclamé la faillite du suffrage générateur d'incompétence ;

Après avoir fait comprendre aux Français qu'il fallait une autorité, une dure discipline, une hiérarchie des commandements, et un chef ;

Après avoir inculqué à tous les cerveaux cette vérité essentielle que, pour tenir, il faut obéir, obéir à des personnes déterminées et savoir se sacrifier ;

(Lire la suite après la partie illustrée.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



LOKHON KHMÈRES

par le Dr R. GUY ISSARTIER

AU centre de la Ville Royale illuminée, le temple sur la colline là-bas dresse sa flèche incandescente dans le ciel. La lumière à ses pieds retombe comme un brouillard de nacre et de soie, une écume phosphorescente répandue.

C'est là qu'elles ont surgi soudain, apparitions étincelantes jaillies du cercle d'ombre au bord duquel les arbres frémissants se penchent.

Le vent qui passe sur les jardins les ploie comme des flammes. Elles ondulent, irréelles, portées sur l'étang secret de la nuit.

Elles s'avancent, hiératiques, éblouissantes, chargées de lourds bijoux, de tiares ciselées, parées de bracelets et de ceintures de diamants, et les pieds nus cerclés d'or.

Comme une source s'écoule sur un bassin de cristal, à travers les feuillages, s'égouttent les notes liquides du « ronéas ». Les chants d'un chœur invisible s'élèvent.

Dans la trame lumineuse, le vol rapide d'un insecte déchire un fil doré. D'instant en instant, la lune monte au-dessus des arbres, et jette un long regard sur le spectacle des fées.

Manimékhala, déesse marine, idole d'ambre et d'argent, seule en sa délectation subtile, porte à ses yeux une boule magique, lentement d'une marche extasiée la contemple, la dérobe aux regards, la fait briller de mille feux, enfin exultante l'emporte, d'un rythme qui s'accélère et s'éteint. Et quand, tournant sur elle-même, elle tend ses bras vers le ciel, voici qu'elle se trouve face au « Phnom », et son offrande semble faite au temple qui s'élance au-dessus d'elle, prosternée, du fond immuable des âges.

Alors paraissent les danseuses de huit ans, exquises figures désincarnées, bruissantes abeilles, minces poupées gainées de rayons : leurs gestes précieux sur l'écran brillant tissent le réseau d'une projection chimérique dans lequel elles se meuvent, déliées du poids de la terre, immatériels jouets des anges.

Auprès d'elles, grandies, reviennent, enlacées, les déesses de chair, plus douces que la pulpe de la fleur champa.

C'est Kenor, oiseau de paradis, d'abord à genoux, qui semble se parler à soi-même, se mire en ses blanches mains, pliantes comme des reflets ; se lève, marche, s'incline, déplie ses ailes, disparaît, être fabuleux un instant détaché du livre des Légendes.

Et voici Soryavong, le prince à l'armure d'or, et la princesse Botum, étendus côte à côte, penchés l'un vers l'autre, assoupis dans le même rêve, le buste à demi soulevé, la tête immobile, comme dorment les dieux.

Elle ouvre les yeux, elle s'éveille. Il n'est plus à ses côtés. Elle le cherche, seuls ses bras nus flottent autour d'elle, se tordent lentement et l'appellent, ses mains dans l'air dessinent sa forme, incantation silencieuse d'un muet désespoir qui à peine pudiquement s'exprime, des doigts à son front enfin posés, comme l'aile d'un oiseau qui meurt.

Là-haut, sur le chemin du temple, la robe d'un moine flamboie et passe. Des fleurs neigent dans les grands arbres. Le cri d'un paon hèle au zénith la face ronde de la lune.

Et dans l'ombre, comme une moisson rassemblée, la foule muette, accroupie, le souffle suspendu, les yeux agrandis, contemple le rêve de son rêve.

***

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Foule des grands jours, massée aux rives du Mékong, errante sous les amples feuillages pleins de cris de corneilles, foule riante et douce où se mêlent tant de brillants regards, de beaux visages, de masques antiques et fiers, c'est tout le peuple du Cambodge accouru du fond du Royaume, en ce jour de la Fête du Retrait des Eaux et des Salutations à la Lune.

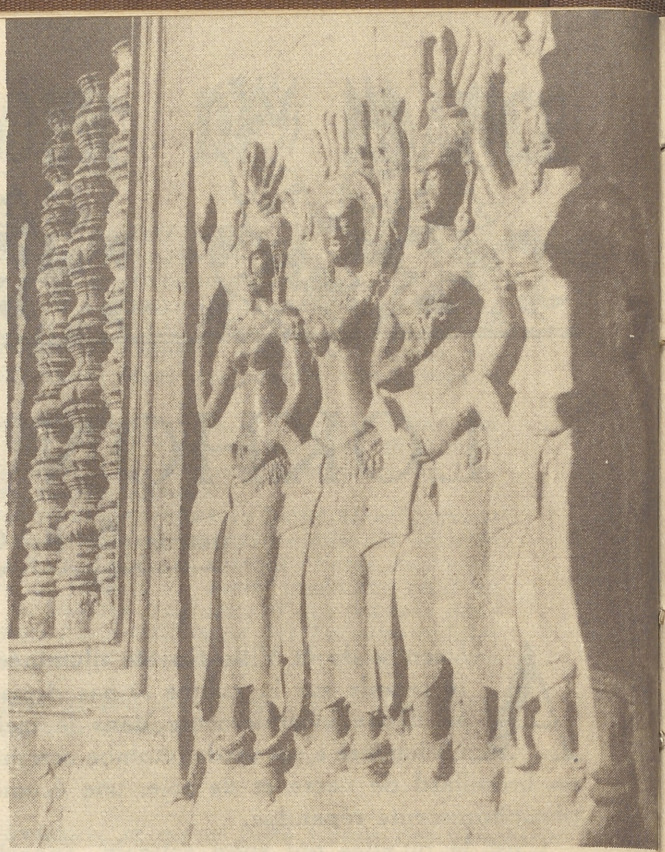
Ont-ils senti, ces Khmers, fils des Khmers de jadis, en cette heure unique ravie au sourire des Dieux, toute la grandeur de leurs « Lokhon » ?

Beaucoup, à la ville, sans doute, préfèrent le théâtre dit « moderne ».

Mais eux, ceux de la terre, eux qui sont comme les enfants du Roi, venus des lointains de leurs forêts et de leurs fleuves pour se prosterner au passage de leur Souverain, descendant des Varman, comment ne verraient-ils pas, dans ces ballerines célestes, l'incarnation même des génies, des princes et des héros qui peuplent les vieilles légendes ressuscitées, « celles que les garçons ont épelées à la pagode quand ils étaient enfants, celles que les vieillards racontent à la veillée ». Ne sont-elles pas, en cet instant, les frêles danseuses, la présence devant eux surgie de la nuit, des Yaks, de Ravana, roi des Géants, des Singes d'Hanouman et de Sougriva, des Sirènes, des Kinnarey, des Krouths, et de Préapyroun et de Vongsavann...

Angkor Vat. — Groupe de trois Apsaras.





Angkor. Photo HESBAY

La fable toute-puissante les emporte dans son enchantement, et leur âme rustique et candide s'y retrouve sans cesse accordée au mythe familier.

Ainsi les voient-ils encore, au palais du Roi, lors des fêtes du Tang-Toc.

Et telles parfois, dans le faste rare de quelque jour élu, mais alors avec tout leur sens profond, aux lointains parvis d'Angkor Wat.

Là, c'est le peuple des hameaux dispersés par les futaies qui s'achemine le long de l'antique chaussée. Parsemant les dalles, la foule des petites gens, les vieillards aux cheveux blancs, les femmes, les enfants, les adolescents et les filles, tous, accroupis, appuyés aux balustrades de Nagas, attendent, chuchotent, écoutent. Alentour s'irradie la grande paix d'Angkor. Des étoiles éclatent au-dessus des tours. On entend, tout près, le balbutiement des crapauds dans les douves.

Devant eux, les galeries de la première enceinte, où luit à chaque pilier le feu d'un petit porteur de torche, allongent leur joyau scintillant de chaque côté de l'escalier central.

Sur le porche d'entrée se tiennent, immobiles, les danseuses, de loin ainsi confondues, sous la lumière pâle mêlée de lune qui les baigne, au monument lui-même ; comme si elles

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

s étaient détachées des murs, des portiques, des mille replis du Temple au delà perdu dans la nuit, pour se rassembler ici, au seuil sacré, prêtes à descendre les marches.

Une musique douce, limpide, naît sous leurs pas, traversée parfois d'un ruissellement de notes perlées pareil au frisson des étangs endormis. La voix grêle de la chanteuse dans le silence s'envole comme un oiseau.

Lentement, les ballerines descendent les degrés de l'escalier rongé par les siècles. Une flûte mélancolique, obsédante, accompagne leur marche légère, lourde de tout le poids du temps.

Et tout à coup, les jambes plient, les bustes s'inclinent, et comme une auréole autour d'elles, leurs bras s'ouvrent, s'éveillent d'une vie propre, et miment dans un langage de vent, d'eau et de fleurs, les histoires merveilleuses.

Et, dans la pénombre des grands murs, les idoles, de leurs niches de pierre, les regardent ; étrangement pareilles, en vérité, à leurs petites sœurs vivantes, avec leurs diadèmes, leurs bracelets et leurs parures, avec leurs guirlandes flottantes comme de longs rubans de l'une à l'autre nouées, ondulantes sur les frises, ou prenant leur vol d'Apsaras divines, nées du barattement de la Mer de Lait.

Et toutes, sur les ballerines mouvantes au regard impassible sous la tiare d'or, elles versent leur immobile et fluide sourire.

***

C'est qu'elles furent les danseuses des temples immenses, « ces femmes dont les effigies sourient au seuil d'un passé lointain. C'étaient les Devadasi. Epouses de la Divinité, elles chantaient et dansaient pour plaire aux dieux, calmer leurs fureurs, satisfaire à leurs désirs, et leur dire l'adoration des foules » (1).

Et ce sont elles, ces officiantes « choisies sans tare parmi les plus belles », qui ont transmis aux petites danseuses cambodgiennes le don suprême qui les soulevait.

« Car les antiques Devadasi, lorsque leurs temples furent saccagés, et les dieux renversés, éperdues d'amour les enfantèrent avant de mourir, pour que le culte des divinités écroulées soit toujours célébré, et conservé le mystérieux rituel » (1).



Bibliothèque Royale du Cambodge. — Enluminure.



Bibliothèque Royale du Cambodge. — Enluminure.

Ainsi, les Lokhon khmères sont-elles bien plus que des mimes de contes de fées. Elles sont des danseuses sacrées. Elles refont « les gestes d'offrande, d'adoration et de prière » que faisaient devant le sanctuaire où dort l'âme altière du Dieu-Roi les lointaines bayadères venues de l'Inde.

« Elles sont des prières faites femmes. »

En elles, le peuple cambodgien retrouve

(1) G. GROSLIER.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Phnom-Penh. — Danseuse « Brahme ».

mieux que les images de ses légendes, il retrouve le culte de ses dieux.

De leurs gestes aériens, de leurs gestes de rêve, les graciles danseuses tracent les signes et les symboles où passent le souvenir à demi perdu du ciel Tavatimsa, le paradis d'Indra aux mille prunelles. Leurs poses sont les poses consacrées d'une mystique qui depuis des siècles — depuis le Natya Sastra de l'Inde (1) — plie dans la même règle complexe la danse et le théâtre : les antiques symboles enferment dans un rituel de plus de mille ans la jeunesse et la grâce de celles qui en détiennent la garde.

Ce rituel, elles l'ont reçu, de génération en génération, à travers une tradition toute-puissante, entourée d'invocations et d'offrandes ; elles l'apprennent dès l'enfance, comme des initiées devant les autels, des vieilles cérémoniaires.

Elles l'apportent dans leurs tièdes mains, dont chaque doigt, dans chaque attitude, exprime un sens, une douleur, une joie, un appel, un acquiescement, un refus. « Ces doigts émerveillés, ces doigts que le bonheur ou l'angoisse déploie à l'extrême fin de leurs bras : ces doigts qui dansent... » (2).

Et tout le corps charmant n'est plus que symboles, comme étaient symboles les corps des déesses sculptés aux frontons des grands temples.

Telles, ambassadrices du passé, vêtues des reflets d'une splendeur éteinte, elles forment le délicieux cortège délégué par les divinités des sanctuaires déserts qui les modelèrent à leur image.

Elles se lèvent de la profondeur sépulcrale des grands tombeaux ensevelis sous les jungles, « ces mortes qui dansent avec des gestes de caresse », « ces revenantes en or »... (3).

***

Pourtant, lorsqu'elles quittent leurs corselets étroits, leurs masques et leurs diadèmes, quand elles sortent, comme d'un sarcophage précieux — fantômes cousus dans des bandelettes d'or — de la pesante parure des dieux, elles redeviennent de petites filles puériles et douces, à peine réveillées d'un songe de paradis, encore poudrées de firmament ; elles ne sont plus que des enfants ignorantes, les petites artistes anonymes de chaque jour.

Et c'est peut-être alors qu'elles livrent leur plus émouvant secret.

Chaque matin, à l'aurore, chaque soir, dans la grande maison de la princesse W..., elles sont réunies, « aux répétitions ».

De la rue, on entend de loin le sourd battement des tambours « srok thom », et le collier de sons mats qu'égrènent les touches de bois. Un rais de soleil filtre sous une porte basse. Dans le demi-jour, au centre de la salle, un groupe de danseuses, en simple sampot et petit corsage, évolue sur deux rangs, face à l'est. D'autres, çà et là, accroupies contre les piliers de bois, se reposent, bavardent, s'éventent, battent la mesure. Les beaux yeux brillent, les visages détendus sourient. Sous un dais de fleurs brûlent des bâtonnets d'encens.

Elles forment quatre groupes de personnages, les Princes, les Princesses, les Singes et les Géants, chaque groupe répétant son exercice

(1) S. E. THIOUNN.
(2) R. M. RILKE.
(3) Y. SCHULTZ.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

particulier : c'est comme un alphabet de gestes qui enchaîne l'une à l'autre, sans arrêt, toutes les attitudes, toutes les poses propres à chaque rôle.

Près des musiciens, les vieilles maîtresses dirigent la danse. Voici Mê Lek, à soixante ans encore vive, agile, ardente et souple, tête blanche aux cheveux ras, masque antique, charpente sèche, nette, de grande allure dans son sampot. Infatigable, elle montre un pas, s'arrête, gronde, d'une tape corrige au passage, et sans que le mouvement jamais s'interrompe, un bras, une hanche, une épaule, accentue la torsion d'un buste, rétablissant sans cesse, à quelques centimètres près, l'exacte attitude dans le rite.

La récitante, assise par terre, un petit singe sur ses genoux, lit dans un gros livre ouvert à ses pieds, et chante. Les maîtresses chantent. Les danseuses chantent. On apprend de nouveaux rôles, on s'arrête, on recommence. Mê-Lek frappe du pied.

La guirlande se dénoue, une autre se compose : et, de la première danseuse, forme accomplie de l'harmonieux cortège, à l'apprentie dernière qui n'est qu'une ébauche, se dessine comme sur une frise inachevée l'apparition incomplète d'un art en devenir : une fresque de vivantes images dont l'une, réalisée, préfigure celles qui la suivent, tâtonnantes, à travers une substance encore éparse.

Ici c'est assister, non aux prestiges de l'art parfait, mais à sa création, à son enfantement



Phnom-Penh. — Danseuse en répétition.

dans la durée ; au réveil, au retour miraculeux de si loin dans le recul du passé jusqu'à l'instant présent devant nous, de la flamme millénaire peu à peu insufflée dans ces corps d'ado-

Phnom-Penh. — Danseuses en répétition.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Phnom-Penh. — Les premières danseuses du Roi.

lescentes, à peine conscientes petites choses où bat encore le sang lointain des foules, des héros et des rois.

Et voici que, toutes ensemble, deux à deux enlacées, conduites par le couple des touchantes et magnifiques vieilles, elles s'élancent, elles glissent, à peine effleurant le sol, les jambes pliées, de cette course légère qui est un envol.

Les bras, étendus, autour du buste immobile comme des tiges se balancent, se déploient comme l'éventail du Naga ondulant sur la Mer de Lait.

Palme, liane, courbes florales exquises, onde qui court et se ramène à soi, reflux qui se renoue...

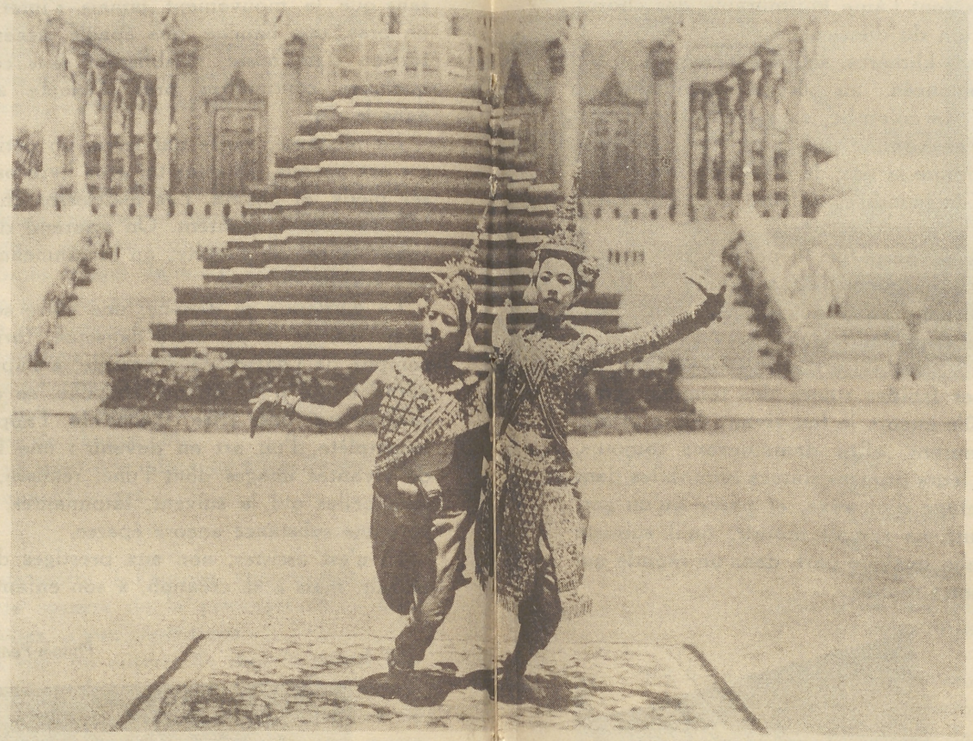
Comme ces vagues à midi sur la mer qui se poursuivent en rubans d'eau et de feu, elles flottent dans un abandon précis, une langueur cadencée.

Elles semblent se dissoudre en échos d'elles-mêmes, en doubles successifs se détachant l'une de l'autre comme à la recherche de la beauté, et qui sont, chacune, la beauté.

« Leur mouvement, même arrêté, se prolonge en nous-mêmes. Chaque courbe se détend doucement en ondes dorées, le flottement harmonieux se propage dans l'âme, nous guide vers notre profondeur... » (1).

Délicate épaule, velouté d'une joue, galbe des bras ronds, tout le modelé délicieux d'une chair d'ambre et de soleil inscrit son fluide relief sans cesse fondu en lui-même et renaissant dans l'équilibre d'une exacte architecture, où chaque danseuse enfin retrouve son unité, et devient, vivante, sa propre statue.

Et, vues ainsi, en ce décor sans décor, dépouillées des magies et des illusions, en ce costume sans apprêt, sans artifices, dans leur simplicité humaine, elles sont maintenant, bien plus que des actrices mythiques, plus que les officiantes d'un culte disparu, les figurantes suprêmes d'un art où ressuscite la beauté de tout un peuple : elles sont la révélation même du génie profond de leur race, intégré dans le geste pur.



Phnom-Penh. — Premières danseuses royales devant la salle du Trône.

« Leur danse n'était plus qu'une arabesque, un filigrane exquis en soi. C'était de l'art pur, au delà duquel il ne pouvait y avoir que décadence, destruction, et recommencement... » (2)

« Il est impossible, disait Rodin, de voir la nature humaine portée à cette perfection. Il y en a tant qui réclament la beauté, et ils ne la donnent pas. Le roi du Cambodge nous la donne. »

Là s'estompe le mystère, là se détache, inutile, le support des fables, et le sens du rite même s'efface devant la nudité d'un art qui atteint à l'universel.

Cet art si sûr de lui-même, cet art qui peut tout, dans lequel s'expriment, à travers la forme plastique la plus adorable en sa féline féminité, par le truchement de quelques gestes délicats, d'une subtile discrétion, d'une sobriété souveraine, les thèmes d'une humanité éternelle élevant l'hymne héroïque et tendre des légendes, la pudeur, l'amour, la férocité des Géants ravisseurs, l'envol des fées, la passion, la douleur, la mort.

Deux frêles jeunes filles, une baguette à la main, miment le combat fabuleux de deux Géants :

Et c'est hallucinant de vérité.

***



Phnom-Penh. — Les premières danseuses du Roi.

A ce point, il semble que la beauté des danses khmères se sépare de son heure, de son lieu, pour n'être plus, au delà du réel, qu'une idéale perfection.

Mais quel art, élevé au plan de l'universel, fut pourtant plus que celui-ci, personnel à un peuple ?

« C'est la beauté totale. De cette beauté, la danse khmère est la seule et pure expression qui n'ait pas de tyrannie, de guerre, de sang à son origine. Elle est née de la mer virginale. Elle est toute la poésie, le charme, l'enchantement de ce peuple. Elle est son œuvre la plus particulière. » (3).

Par une étrange dilection, seul des pays d'Asie le Cambodge a voulu, pour célébrer les adorations de son culte, pour animer les héros de ses fables, la forme légère et fuyante de ses jeunes filles.

La spiritualité la plus quintessenciée, le rituel le plus impérieux, pourtant n'ont trouvé qu'en elles, les filles-fleurs, le pouvoir de se transmettre et vivre.

De même que le Roi dans son palais n'est

(1) H. KEYSERLING.

(2) BROMFIELD.

(3) G. GROSLIER.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

servi, de son vivant, que par Ses femmes, et mort, par les milliers de figures féminines gardiennes de Ses rêves aux murailles des grands temples qui enferment Son âme divinisée, ainsi l'âme et la terre de Sa race n'ont-elles, pour les représenter dans la pérennité des âges, que la grâce éphémère de ses femmes-enfants.

« Petits vases d'élection, idoles virginales d'un peuple pudique et doux », qui d'autres, qu'elles, pouvaient recevoir le don des déesses ?

Elles sont descendues des ruines hautaines enfouies dans la profondeur des jungles. Sœurs des Nagis des étangs, des Kinnareys qui dansent dans les clairières, elles semblaient endormies sous le linceul du passé.

Mais les pierres qui s'écroulent au cœur des lentes forêts les ont délivrées de l'enchantement du silence.

Et sur elles se sont penchées les vieilles prêtresses, les vieilles prêtresses de Çiva, déjà près de la tombe mais que la présence du dieu encore soulève et dessèche jusqu'aux os.

Elles ne sont qu'un peu de cire vierge, ignorantes, un peu de matière pétrie par les rayons du grand ciel brûlant ; elles succombent presque sous le poids de tant de mémoire des siècles et de tant de beauté, qu'elles impriment dans leur chair et leur âme d'enfants, modelées par l'harmonie et le rythme, sans le savoir.

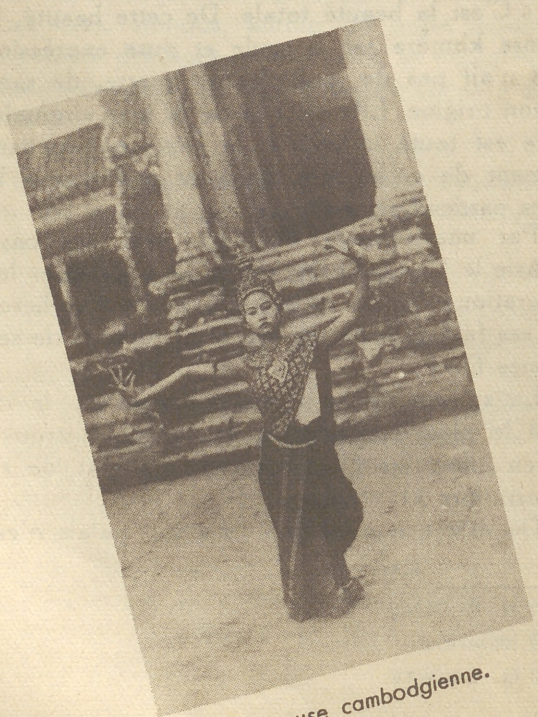
Du fond des humbles villages, elles viennent vers le Roi, anonymes petites filles, prêtes à recueillir cette flamme et ce souffle qui les traversent sans leur appartenir, mais qu'elles portent, de génération en génération, comme l'énigme profonde et l'essence spirituelle la plus lointaine de leur race.

Elles disparaissent à travers les ans, ayant rempli ici-bas leur rôle de vénération et d'amour. Mais, dans l'immense patience de la terre, chaque jour elles renaissent avec la sève de la forêt, la tendresse des fleurs, le sourire des eaux, la splendeur du ciel. Elles sont l'épanouissement de toutes les forces éparses de ce pays. Elles sont l'âme murmurante des choses, la palpitation du dieu caché.

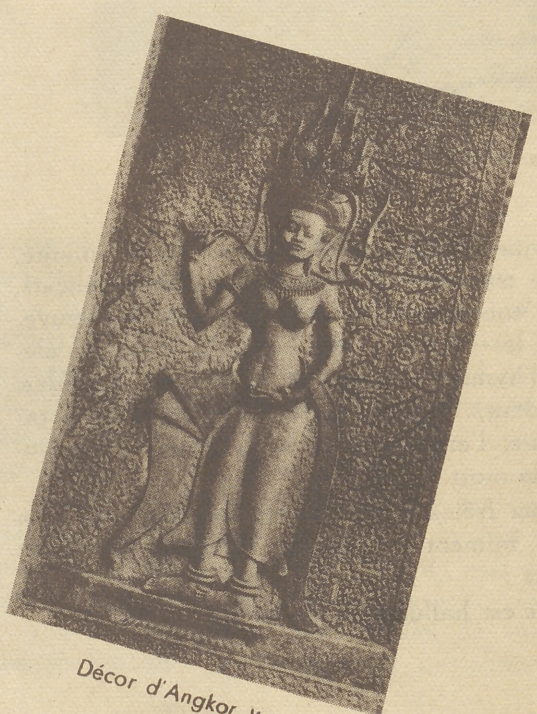
Danseuses khmères, souples Néangs à la démarche balancée, au visage rayonnant, au cou gonflé de colombe, au rire de fraîche aurore, dorées comme la chair des mangues, pliantes comme la tige de maïs mûrissant, elles sont toute la jeunesse radieuse du vieux Cambodge.

En elles se perpétue le peuple khmer tout entier, dans le poème de sa gloire et de sa ferveur, où s'unissent, magnifiés, l'esprit de la Terre et le sang des Dieux.

Parmi les froides ruines des temples morts où seul brûle encore le feu vivant d'une prière, elles demeurent, elles demeureront toujours, pareilles à leurs propres statues immobiles dans l'éternel refuge d'un rêve, et parce qu'un geste de beauté ne saurait mourir, qu'il subsiste dans l'absolu, quelque part, dans un monde qui n'est pas notre monde.



Danseuse cambodgienne.



Décor d'Angkor vat.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



DALAT
CITÉ DE LA JEUNESSE

PAR ANDRÉ MORVAL

DALAT

—

Vue sur le Lycée prise du Lac.

Dat
Aliis
Laetitiam
Aliis
Temperiem

(*Elle donne aux uns la joie, aux autres la santé.*)

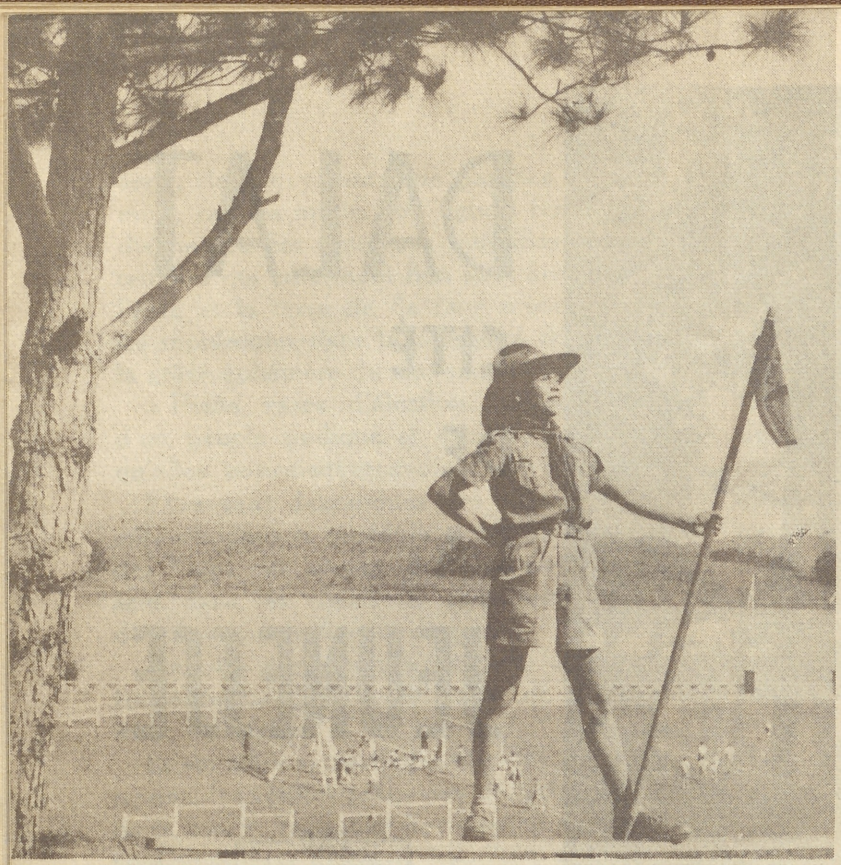
LES fondateurs de notre fameuse station d'altitude ont fort heureusement défini ses attraits et ses vertus dans l'ingénieuse devise acrostiche qui accompagne les armes de la ville. Dalat dispense la joie, cette joie saine et profonde que procure l'exercice harmonieux de toutes les activités de jeu : c'est d'abord, sur ce vaste plateau du Langbian, le plaisir de la marche qui amène les touristes dans des sites variés et enchanteurs, devant des panoramas splendides, à travers une végétation montagnarde saine et favorable, et au milieu de peuplades primitives si curieuses à observer. C'est aussi la satisfaction de lointains instincts qui poussent les civilisés sur les pistes de chasse les plus sauvages et les plus dangereuses. C'est enfin le charme des exercices nautiques qui attire les citadins sur les rives de ce beau lac parcouru en tous sens à la nage et à la rame. En un mot tous les sports favorisés par une température en toutes saisons modérée, s'offrent à chacun dans ce cadre privilégié.

La conséquence la plus naturelle de ce débordement d'activité joyeuse est pour tous, sans conteste, la santé. L'équilibre vital, toujours menacé sous les cieux tropicaux se rétablit, en effet, promptement dans l'atmosphère saine et dans l'air vivifiant des fortes altitudes.

Dans ces conditions, Dalat réalise un habitat privilégié pour la jeunesse coloniale. C'est donc à notre jeunesse, en qui résident tous nos espoirs, pour qui l'activité de jeu est un besoin impérieux et dont la robuste santé doit revigorer notre race et notre pays, c'est à elle qu'appartient Dalat.

Depuis longtemps déjà, ceux qui ont mission de protéger et d'éduquer la jeunesse ont pensé à utiliser à son profit les avantages incontestés de ces hautes régions. Le lycée y fut fondé dès 1925, en un temps où l'embryon de la ville prenait corps sous la forme d'une douzaine de chalets dispersés sur les mamelons boisés. Constitué d'abord uniquement par les modestes bâtiments du Petit Lycée, qui abritait dans le cadre de sa vaste pinède un internat mixte de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Les Jeunes à Dalat.

petites filles et de petits garçons, il s'est agrandi progressivement et domine aujourd'hui la ville de ses superbes constructions modernes qui en font le plus beau lycée d'Indochine.

La Crèche de Nazareth ouverte aux petits enfants, tenue par les Sœurs de Saint-Paul, date elle aussi de cette époque qui nous paraît déjà lointaine. Depuis, la ville a grandi à pas de géants, l'afflux des estivants y est devenu, d'année en année, considérable et les établissements destinés à recevoir jeunes gens et jeunes filles et à leur assurer une scolarité privilégiée se sont multipliés et ont prospéré rapidement. Ce fut le Couvent des Oiseaux, dont la réussite s'est avérée particulièrement brillante. Puis, s'installa l'Ecole des Enfants de Troupe Eurasiens. Tout récemment vient de prendre naissance le pensionnat des Frères de la Doctrine Chrétienne et l'Ecole des Monitrices d'Education Physique. On peut évaluer aujourd'hui le chiffre de la population scolaire qui réside à Dalat, à près de deux mille, total constitué par un millier d'enfants français et huit cent cinquante enfants annamites.

Ce rassemblement considérable de jeunesse, dans des conditions si favorables aux activités sportives mises aujourd'hui, à juste raison, au premier plan, a tout naturellement permis de réaliser, dans ce domaine, une action rapide très étendue et très efficace. En dépit des difficultés qu'offre un sol accidenté, toujours humide et argileux dans les bas-fonds, stades et terrains de jeux se sont trouvés aménagés en quelques mois. Les arbres sont tombés, les collines ont perdu leur sommet, des masses de terre ont été transportées, des vallées se sont comblées et assainies et tout cela s'est effectué avec une rapidité qui tient du prodige. Aujourd'hui, tous les établissements scolaires ont leur terrain de sports ; les compétitions sportives s'engagent fréquemment sur les beaux stades de l'Ecole des Monitrices et sur celui de la ville. Et un projet grandiose va prochainement doter la jeunesse sportive de toute la province d'un magnifique stade municipal.

Rien d'étonnant à ce que, grâce à ces



Les Jeunes à Dalat.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

moyens, les jeunes de Dalat se soient déjà signalés en plusieurs réunions d'athlétisme par des performances et des championnats fort estimables. C'est ainsi que les meilleurs scolaires du lycée et du pensionnat des Frères, opposés aux élèves moniteurs de Phan-thiêt, ont réussi à s'attribuer, en plusieurs compétitions, des succès méritoires. Il en fut de même de l'équipe féminine du lycée qui, en concurrence avec les élèves de l'E. M. I. C. (1), réalisa des performances remarquables. L'équipe féminine de basket-ball des Oiseaux s'est, elle aussi, brillamment signalée en enlevant la coupe de Mme Jean Decoux.

Si le sport se trouve à Dalat particulièrement favorisé et développé, il n'est pas la seule forme que revête l'action de la jeunesse. Sans doute les énergies corporelles doivent être stimulées au plus haut point chez l'adolescent, mais les valeurs spirituelles ne sauraient abdiquer leur primauté dans l'œuvre éducative, si bien définie par la formule lapidaire universellement adoptée : « Mens sana in corpore sano ». Inspirées par ce bel idéal humain, d'excellentes influences morales s'emploient à parachever l'œuvre scolaire en conviant la jeunesse, groupée selon ses affinités personnelles, à l'exercice de multiples activités collectives tendant à fortifier chez l'individu cet altruisme, ce goût de l'effort et ces habitudes morales sans lesquelles une société ne saurait subsister. C'est dans ce sens qu'au sein des différents centres de jeunesse existant à Dalat se sont créés des mouvements dont les manifestations, de forme différente, concourent toutes au même but : le relèvement moral de notre jeunesse.

Sous l'impulsion de quelques personnalités d'élite mettant bénévolement au service de cette œuvre leur temps, leurs compétences et tout leur cœur, se sont organisés de multiples groupements pour lesquels jeunes gens et jeunes filles peuvent librement opter selon leurs goûts. Les mouvements déjà affiliés des Scouts, des Guides, des Eclaireurs, ont reçu un élan nouveau. Les formations catholiques dépendant de l'A. C. J. C. ont été rapidement constituées. Ce sont les « Cœurs vaillants », élèves des Frères ; les « Ames vaillantes », élèves de Nazareth ; la J. E. C., section catholique des élèves du lycée ; la J. E. C. F., élèves des Oiseaux ; la J. I. C. et la J. E. M., jeunes filles du centre des Sœurs de Saint Vincent de Paul. La jeunesse scolaire des deux lycées Yersin, de l'Ecole des Enfants de Troupe Eurasiens, des écoles primaires annamites s'est diversifiée elle aussi en groupes non spécialisés où se déploient, dans la mesure et sous la forme qui convient le mieux au caractère propre à chaque école, des activités d'éducation générale concourant harmonieusement à la formation de la conscience, de la volonté et de l'intelligence.

Dalat, cité de la jeunesse ! Dans son cadre unique de pinèdes et de vallons herbus, elle l'invite à venir puiser joie et santé ; elle la convie instamment à ces rassemblements enthousiastes où, dans une action collective exaltée et généreuse se trempent les âmes et s'endurcissent les corps.



Un « louveteau » des formations de la Jeunesse.

(1) Ecole des Monitrices de l'Indochine.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PROMOTIONS DANS LA HAUTE ADMINISTRATION INDOCHINOISE

M. GAUTIER

Résident Supérieur au Cambodge



M. Gautier (Georges, Armand, Léon) est né le 11 avril 1901, à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais).

Breveté de l'Ecole Coloniale, M. Gautier a débuté dans l'administration indochinoise le 6 mai 1925 en qualité d'élève-administrateur des Services civils.

M. Gautier a rempli successivement les fonctions suivantes :

1925, adjoint à Pursat ;
1926, adjoint à Pursat et à Kampot ;
1930, chef de cabinet du Résident Supérieur au Cambodge ;
1936, chef de cabinet du Gouverneur Général p. i. ;
1937, Résident à Kandal.

Il exerçait ces dernières fonctions, lorsqu'il fut appelé à diriger le cabinet de M. le Gouverneur Général Decoux en juillet 1940.

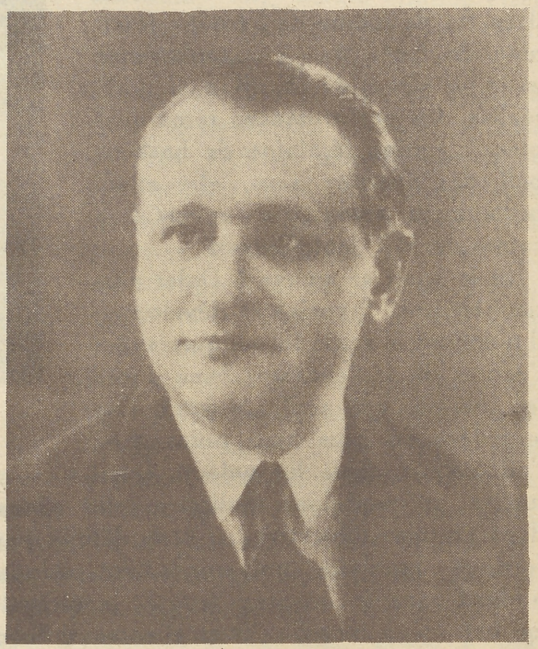
Nommé Résident Supérieur de 3e classe par décret du 12 décembre 1940, M. Gautier fut maintenu en service hors cadres dans ses fonctions de directeur du Cabinet.

Il fut désigné en février 1941 comme chef de la Mission indochinoise chargée à Tokyo des négociations franco-thailandaises.

Depuis juin 1941, M. Gautier a rempli les fonctions de Secrétaire général du Gouvernement général.

M. COUSIN

Secrétaire Général p. i. du Gouvernt Général



M. Cousin est né à Nancy, le 9 avril 1892.

Ancien combattant (guerre 1914-1918) ;

Décoré de la Médaille militaire et de la Croix de guerre ;

Officier du Mérite maritime, M. Cousin est officier de la Légion d'honneur.

Licencié en droit, il fut reçu inspecteur des Finances en 1920. Il fut successivement chargé de missions aux cabinets des ministres des Finances Lasteyrie et François Marsal (1922-1924) ; chef-adjoint du cabinet du ministre des Finances Caillaux (1926) ; attaché à la Direction du Budget au ministère des Finances, contrôleur financier des Mines de la Sarre.

Nommé directeur des Finances de l'Indochine par décret du 30 mars 1934.

Pendant les hostilités, il fut directeur au Commissariat général à l'Information en France de novembre 1939 à janvier 1940.

Il fut nommé ensuite directeur du Contrôle Financier de l'Indochine par décret du 1er janvier 1940, puis directeur des Finances de l'Indochine par décret du 28 novembre 1940.

Il fut chef-adjoint de la Mission Economique au Japon de décembre 1940 à mai 1941.

M. Jean Cousin est inspecteur général des Finances depuis le 22 janvier 1941.

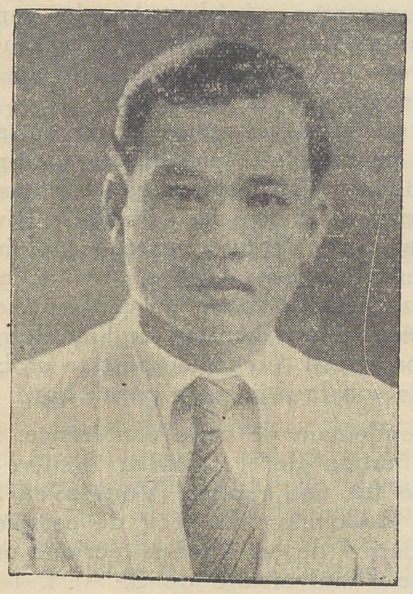
Il cumulera ses nouvelles fonctions avec celles de directeur des Finances.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

OPINION D'UN RETOUR DE FRANCE

(Suite de la page 10.)

Après avoir montré à tous, qu'une Nation est un groupement historique de familles, de provinces et de métiers, et que « l'Etat, qui a la charge suffisante de la défense nationale, ne doit empiéter ni sur les libertés familiales ni sur les libertés provinciales et linguistiques, ni sur les libertés corporatives », le gouvernement de la Révolution Nationale a raffermi notre espoir dans l'avenir de la France et de l'Indochine. Pour réaliser ses buts en Extrême-Orient, il donna à la Fédération le Chef que les événements et la situation exceptionnelle réclamaient.



Le Tiao Souphanouvong.

Dès l'aube de sa mission, l'Amiral Decoux aiguilla son action dans la voie des réalisations politiques et sociales, si souvent évoquées en Indochine par quelques intelligences courageuses, mais trop rarement réalisées jusqu'ici.

L'Amiral a vu tout de suite combien étaient dignes d'intérêt les jeunes Indochinois instruits et méritants. Aussi prit-il la décision d'améliorer progressivement leur condition. La création des cadres supérieurs indochinois est un des aspects de cette volonté de conciliation et d'amélioration sociale.

Les heureuses conséquences de cette politique sont nombreuses.

D'abord, du point de vue social, la remise en honneur de l'autorité, de la culture, de l'intelligence, en permettant aux Indochinois détenteurs de diplômes métropolitains d'avoir désormais une vie matérielle convenable.

Que de jeunes Indochinois pleins de valeur avaient jusqu'ici considéré la carrière administrative comme un pis aller !

Il n'en sera plus de même désormais dans tous les pays de l'Union ; nous allons assister à un véritable réveil de l'intelligence, qui ne manquera pas de susciter des hommes de talent, et cela dans toutes les professions. Grâce à ces hommes nouveaux, la société indochinoise secouera vite son apathie pour prendre un lustre éclatant.

De ce fait, la collaboration franco-indochinoise qui, jusqu'à ces temps derniers, n'a été réalisée que d'une façon sporadique, ou superficielle, va pouvoir entrer dans la voie des réalisations constructives et créer un terrain d'entente solide et durable. La bonne volonté des peuples protégés y trouvera la récompense d'un loyalisme que les récents événements ont souligné.

Les forces morales et les énergies de toute nature pourront s'épauler mutuellement et en toute sincérité, aux seules fins d'apporter à la Fédération les ressources fécondes d'une sage administration, fondée sur la raison et sur les plus purs sentiments de justice et d'humanité.

Enfin, du point de vue strictement intellectuel, en créant l'Ecole Supérieure de Sciences, en complétant ou étendant les attributions de l'Université Indochinoise, on a rendu possible l'accès aux études scientifiques à tout un monde de jeunes esprits avides de savoir mais ne disposant pas d'une fortune suffisante pour aller continuer leurs études en France.

Ainsi, les jeunes gens de l'Union qui se destinent aux carrières scientifiques doivent à la France nouvelle un tribut d'hommage et de reconnaissance ; ils doivent savoir que, malgré des répercussions budgétaires évidentes, ces mesures ont été prises au moment même où l'économie indochinoise traverse des difficultés sans nombre.

Jeunes gens d'Indochine, mes amis ! Voulez-vous, en réponse aux belles étrennes que l'Amiral vient d'offrir à quelques-uns d'entre nous, vous joindre à moi, pour lui faire, au seuil de cette année nouvelle, la solennelle promesse que, sachant nous souvenir, nous saurons nous montrer reconnaissants envers l'Indochine de tout ce que le Chef de l'Union fait pour nous dans les heures difficiles que traversent notre Patrie ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



ON se souvient encore à Hué de l'exploit de ce mandarin qui, sous un ancien règne — pas très ancien pourtant, — promu à l'honneur de servir d'interprète à Sa Majesté lors de la visite d'une Exposition au cours de laquelle le « Fils du Ciel » était piloté par le Gouverneur Général en personne et ne tarissait pas d'éloges et de commentaires en langage annamite élégant et fin, sur les merveilles étalées à Ses Augustes regards, a trouvé le moyen de rendre en un français d'une concision assez particulière tout le discours royal :

« Monsieur le Gouverneur Général, a dit cet interprète peu commun, Sa Majesté dit de tout ceci : « C'est... formidable ! »

Et cela, bien entendu, dit avec l'accent du cru.

L'anecdote précise qu'aussitôt après cette visite, le Chef de l'Indochine se préoccupa de trouver pour Sa Majesté un interprète plus à la hauteur.

Cela remonte à presque un demi-siècle déjà. Maintenant, à Hué, les mandarins parlent tous français, et un français fort académique. L'autre jour, le second mandarin provincial de Thua-thiên, sous les auspices de la Légion des Combattants et des Volontaires de la Révolution Nationale, faisait une conférence sur la « Révolution Nationale et la Culture indochinoise ». A la sortie, une auditrice, — Française — faisait part à une autre de ses impressions :

« Il parle bien, très bien, peut-être même **trop** bien... »

Mais voilà que, déjà, mon cher ami, je vous parle des conférences. Vous allez pouvoir encore vous écrier, comme je vous ai déjà entendu le faire : « Mon Dieu, comme vous êtes **calés** à Hué ! Comme vous êtes savants ! Comme vous êtes intellectuels ! Que de conférences ! Que de manifestations artistiques, littéraires ! Que de comités, que de jurys, pour ceci et pour cela ! Que sais-je... ».

Eh bien, si vous dites cela ironiquement, vous seriez injustes. Nous ne sommes pas si **calés,** ni si « intellectuels » à Hué, mais il est exact que les manifestations d'ordre littéraire ou artistique trouvent ici un public fidèle et attentif. L'autre jour, samedi 27 février exactement, le savant directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient eut une salle toute remplie. S. M. Bao-Dai présidait en personne. Et puis, le Résuper, et toutes les grosses « huiles », comme on dit, et des mandarins, et des jolies femmes françaises et annamites... Le conférencier parlait de Jayavarman VII, constructeur d'Angkor, bâtisseur de quelque cent auberges ou gîtes d'étapes et quelque autres cent hôpitaux ; tout cela, après trois quarts de siècles de guerre qui avaient épuisé le pays khmer, a fait du dernier quart de ce siècle, — le XII[e] — une époque sans précédent dans les annales du royaume voisin. Des projections agrémentaient la conférence, et les Apsâras au sein mignon qui poursuivent aux frontons des temples d'Angkor leur danse éternelle, vinrent ainsi, en effigie, pendant quelques minutes, faire rêver les mandarins vieux et jeunes, et les aspirants-mandarins, au rivage recueilli de la Rivière au nom parfumé. Ce fut une séance pleine d'atmosphère, si j'ose dire, et très à l'honneur, non seulement du talent du conférencier, mais aussi de la compréhension de l'auditoire. Nous espérons que M. Cœdès emportera un bon souvenir de son bref passage parmi nous.

Le lendemain de cette conférence, il y eut représentation de « L'Oiseau Bleu ». A vrai dire, ce fut une reprise. Vous avez lu déjà, dans « Indochine », le récit de ce que fut la « première » de cette pièce féerique en l'honneur de l'anniversaire de S. A. I. le Prince Héritier, au mois de janvier, au Palais d'An-Dinh. Au profit de la Lac-Thiên, les collégiennes du Collège Dông-Khanh et leurs camarades et collaborateurs, françaises et français, sous les auspices de l'I. P. P. en Annam, redonnèrent une représentation à l'« Accueil », la vaste salle des Pères Rédemptoristes. S. A. I. le Prince Héritier tint à venir revoir la pièce une deuxième fois. Il vint, la taille bien droite dans Son costume de vieux brocart d'un orangé très foncé, la tête bien serrée dans Son turban, descendant le premier de l'auto battant fanion jaune brodé du dragon jaune, suivi, à un pas derrière, par S. E. Ung-Uy, ministre des Rites, puis par les personnalités du Cabinet Impérial, qui descendirent de la seconde voiture du cortège. Il est rare vraiment de voir tant de sérieux et de prestance dans une Altesse de sept ans. Et puis, tant de compréhension ! Pendant la représentation, un sourire heureux épanouissait souvent Ses lèvres, et c'était Lui qui souvent donnait le signal des applaudissements.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Je vous parlerais aussi, mon ami, des fêtes sportives de notre capitale, si je me sentais tant soit peu compétent. Le vaste stade municipal voit chaque dimanche des matches divers qui attirent des milliers de spectateurs. Dimanche dernier, le 28 février, j'ai même reçu un bristol qui m'aurait permis d'assister à la finale du championnat d'Annam de boxe. Mais j'ai été malheureusement empêché d'y aller. Vous voyez déjà, néanmoins, à cette simple énumération, qu'à Hué, le corps ne pâtit pas au profit de l'esprit exclusivement.

Mais ce qui est meilleur que tout, en ce moment, à Hué, ce serait de flâner, tout simplement. Mars et avril, ce sont, à mon sens, les meilleurs mois pour séjourner dans la capitale, avant que les lourdes chaleurs s'abattent sur elle, et que les incessantes pluies de la fin de l'automne et de tout l'hiver, ne viennent nous condamner à la claustration. Que ne pouviez-vous, maintenant, maintenant surtout, venir ! Nous aurions vu, dans les tombeaux royaux, les frangipaniers fleurir. Vous connaissez ces arbres au port tordu, douloureux, qui ressemblent, la couleur en moins, à des coraux, ou qui évoquent des candélabres à multiples branches. Leurs fleurs sont blanches, avec le cœur jaune. Quand elles s'épanouissent, comme c'est le même moment que les feuilles de l'arbre choisissent pour tomber, ou pour ne pas renaître encore, on dirait toute une neige piquetant le sommet des rameaux. Le tombeau de Tu-Duc est un miracle à cet égard. Mais si vous ne pouvez pas sortir de la ville, il vous restera les hoang-mai, abricotiers jaunes, ou à fleurs jaunes, et leur floraison dans tous les jardins de la Citadelle, ou de Vi-Da, ou d'An-Cuu, quartiers riches en jardins. C'est bien le printemps, impossible de s'y tromper. Demandez-le, aux yeux des jeunes filles, à leur démarche tant soit peu alanguie, demandez-le, si ce n'est pas vrai !

C'est aussi la saison des mariages. Les mariages, à Hué, sont célébrés suivant un rituel pittoresque et coloré légèrement différent de celui du Tonkin. Je regardais passer l'autre jour un cortège de mariage. En tête, deux enfants vêtus de tuniques rouges portaient chacun une oie blanche aux pattes liées. N'y voyez nulle influence de la langue française et nul jeu de mot avec le terme français désignant les jeunes personnes candides. Ces oies semblent être la figuration des oiseaux « uyên uong » de la légende, qui ne peuvent vivre l'un sans l'autre, et qui se suivent dans la mort si par accident, l'un d'eux, le mâle ou la femelle, avant l'autre, périt. Puis deux autres petits hommes rouges, porteurs de cycas ; jeu de mots sur le nom annamite de cet arbre : thiên tuê, mille années : vœu de bonheur de dix siècles au nouveau couple. Puis, des files d'autres porteurs vêtus de rouge, transportant sur des tables d'offrandes, sous des parasols rouges, les cadeaux de noces. Il n'est pas jusqu'à un couple de porcs bien gras (offrande aussi, évidemment), qui, mis dans une cage, n'eussent les honneurs d'un drap rouge recouvrant leur habitacle provisoire, et de quatre coolies rouges pour les porter. La famille du marié, ou les deux familles, et les époux, suivent dans un long cortège de pousse-pousse. Costumes de brocart aux gaies couleurs, visage finement fardé, regard doux et pudique de telle jeune fille, air solennel de tel monsieur... Je me suis bien réconforté en regardant tout cela. Réconforté, oui ; car je craignais bien un peu la disparition de tout ce charmant coloriage des traditions.

Il est temps de finir, pour aujourd'hui, mon cher ami. Le mot de la fin, c'est celui de ce mandarin ni jeune ni vieux, qui me connaît depuis longtemps et avec qui j'échangeais deux mots sur le trottoir de rue Paul-Bert, quelque chose comme notre rue de la Soie si vous compariez à Hanoi, ou notre rue d'Espagne ou rue Bonard si vous compariez à Saigon... « Comment allez-vous » ? et cœtera : les habituels mots d'usage quand on se rencontre. Puis il me demanda des nouvelles de mes fils, mes deux bébés. Et ce fut pour me dire, non sans une certaine fierté fort visible : « Moi, je viens d'avoir mon dixième enfant, un garçon ». Voilà, nous sommes comme cela à Hué. Il n'est rien de tel que les joies de la famille, je le dis sans ironie. Et c'est ce qui explique que pour être bien assuré d'en avoir beaucoup, de ces joies, à Hué, on arrive si facilement à avoir deux, trois femmes, toutes légales et légitimes, bien hiérarchisées. Quand je vous dis que la Ville Impériale est un pays de Cocagne !...

L.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 9 AU 16 MARS 1943

LES OPÉRATIONS EN ASIE ET EN OCÉANIE

Pacifique.

Comme l'a révélé le porte-parole des quartiers généraux Alliés en Australie, l'aviation japonaise a été plus active que jamais, dans ces derniers temps, sur le sud-ouest du Pacifique.

— En Nouvelle-Guinée, la ville de Mérauke, située sur la côte sud, a subi un nouveau bombardement le 8 mars.

De son côté, l'aviation maritime s'est distinguée en attaquant un convoi allié au large de Buna, sur la côte orientale. Un transport de 3.000 tonnes a été coulé, un autre, durement touché ; enfin, 18 avions américains ont été abattus au cours de ce combat.

— Sur l'île de Guadalcanal, dans les Salomon, deux raids ont été dirigés les 11 et 12 mars sur les installations militaires américaines.

— De son côté, le Département naval américain a annoncé, le 13 mars, que des raids avaient été effectués par des avions lance-torpilles sur les îles de Munda et Shortland, occupées par les troupes nipponnes.

Chine.

Les troupes impériales japonaises ont repris leurs attaques victorieuses en Chine centrale, dans les provinces adjacentes du Hupeh, du Hunan et du Kiangsi.

— Ayant terminé leurs opérations de nettoyage dans le sud de la province de Hupeh, plusieurs colonnes japonaises, appuyées par une forte aviation, ont réussi à traverser le Yang-Tsé-Kiang les 8 et 9 mars sur une distance de 300 kilomètres à l'ouest de Yochow, et ont refoulé les troupes chinoises vers le lac Tung-Ting, dans le nord de la province du Hunan.

Deux colonnes se dirigeant vers l'ouest ont capturé successivement le 9 mars : Tsiaoshauhov, à 35 kilomètres de Kienli ; le 10 mars : Mitotze, à 16 kilomètres de Shasi ; Chiang-Po-Tu, sur le confluent du Yangtsé et du Wangchia ; Shishow sur la rive droite du Yangtsé ; enfin Owchihkow, à 50 kilomètres à l'ouest de Kienli.

D'autres colonnes effectuant une rapide poussée vers le sud, se sont emparées le 10 mars de l'importante place forte de Hwajung, sur la rive occidentale du lac Tung-Ting, mettant en déroute des milliers de soldats de l'armée de Chungking. Le lendemain, Sung-Kia-Tsui, à 16 kilomètres au sud-ouest de cette ville, tombait à son tour après de vifs combats.

— L'occupation de Shishow et de Owchihkow place les canaux de Changkiang et de Wangchiaho sous le contrôle des Japonais. Ces deux canaux font partie de l'important réseau fluvial qui relie les deux grands centres de Changsha et Chanteh, dans le Hunan.

— Dans la province du Kiangsi, de nombreuses unités de l'aviation impériale ont attaqué les 10 et 13 mars Kweilin et les villes environnantes Yung-Fu et Liang-Fung.

— Parallèlement avec ces opérations, les troupes nipponnes ont intensifié leurs activités contre les forces communistes de la Chine du Nord, notamment dans les provinces de Hopeh, Honan, Shantung, Shansi et en Mongolie intérieure.

SUR LES FRONTS D'EUROPE ET D'AFRIQUE

Russie.

Sur l'ensemble de cet immense front, la lutte continue avec acharnement.

— Le gros de la bataille est concentré dans le secteur de Kharkov où, après plusieurs semaines de durs combats, la bataille d'hiver entre le Dnieper et le Donetz se termine à l'avantage de la « Wehrmacht ». Les Allemands ont ainsi atteint leur premier objectif qui était de briser l'offensive soviétique en direction de l'Ukraine.

En effet, après la reprise par les Allemands de Krasnograd le 9 mars, et de Akhtyrka, le 10 mars, villes situées respectivement au sud-ouest et au nord-est de Kharkov, la lutte pour l'ancienne capitale de l'Ukraine est arrivée à son point critique.

Les Allemands, jetant dans la mêlée toutes les troupes fraîches dont ils disposaient encore en Europe, ainsi que 900 chars et des centaines d'avions, ont atteint le 12 mars les faubourgs nord-ouest, ouest et est de la ville. Des combats opiniâtres se déroulent maintenant dans les rues des quartiers nord-ouest et ouest.

— Plus au nord, la pression se resserre autour de Bielgorod, vers laquelle convergent deux colonnes motorisées allemandes venant du nord-ouest et du sud-ouest.

A l'ouest de Kursk, les troupes de l'Axe ont également repris l'offensive.

— Dans le secteur septentrional, par contre, sur un front s'étendant du lac Ilmen à Kursk, les Russes, profitant des dernières semaines de l'hiver, ont obtenu de nouveaux gains de terrain.

A l'ouest de Moscou, les Allemands ont été amenés à évacuer, le 8 mars : Sytchevska, sur la voie ferrée reliant Rjev à Viazma ; le 9 mars : Biely, à 140 kilomètres au nord-ouest de Viazma ; le 10 mars : Lyeliy, au sud-ouest de Rjev ; enfin, le 12 mars, l'important centre ferroviaire de Viazma lui-même.

Les troupes soviétiques avancent maintenant vers Smolensk, venant de l'est et du nord-est. De violents combats se déroulent déjà aux environs de Biely, situé à 120 kilomètres seulement au nord-ouest de cet important bastion allemand.

Dans le secteur d'Orel, les Russes menacent toujours la ville du nord-ouest, du sud-ouest, du sud et du sud-est.

Dmitrovsk, Lgov et Svesk sont de nouveau tombées aux mains des Soviets.

Une colonne s'avance vers la ligne Briansk-Orel.

Tunisie.

Les combats dans les différents secteurs du front tunisien n'ont eu qu'un caractère local durant les sept derniers jours.

EN FRANCE

Le docteur Grasset, ministre à la Santé Publique, vient d'inaugurer la première maison maternelle de France. Les jeunes mamans y trouveront un abri et des soins pendant plusieurs mois, avant et après leur maternité. Cette simple précision permet de mesurer la haute vertu sociale d'une telle œuvre, qui constituera un moyen de défense de la natalité.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le Gouvernement a de plus développé hardiment l'attribution de l'allocation familiale.

La naissance n'apportera plus ainsi le désastre financier qu'elle occasionnait bien souvent, et n'arrêtera plus les études des enfants plus grands.

Ainsi les bienfaits d'une politique humaine viendront compléter les effets des mesures déjà prises contre l'avortement.

Grâce à son action et à sa politique extérieure d'une paix durable, la France peut espérer voir se relever le taux de sa natalité qui seule pourra lui rendre sa véritable place dans l'Europe et dans le monde.

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

La France nationale au travail.

En dépit des circonstances économiques tragiques où ils vivent, nos compatriotes se sont attelés, avec une énergie admirable, à l'œuvre de reconstruction.

Les Français d'aujourd'hui feront de leur pays le jardin du monde et plus tôt qu'on ne pense. Car, la vieille race est toujours là, le vieux courage et la vieille gaîté. Ce qui manquait, c'était l'entente. Mais les diviseurs parlementaires ont disparu avec les partis. Du coup, tout Français redevient un pionnier, l'ouvrier dans le jardin qu'enfin on lui donne, le compagnon dans la forêt, l'ingénieur sur la piste.

La France remet ses âmes sur l'enclume.

(LEGIONNAIRE DU TONKIN, 1re quinzaine de mars.)

Le Conseil National.

Sa création *porte la marque de la Révolution Nationale puisqu'elle comprend seize membres français représentant l'Empire, des représentants des conseils départementaux, des corporations, syndicats, anciens combattants, et que les conseillers, qui recevront un traitement, ne pourront pas prendre part à des affaires privées.*

(LEGIONNAIRE DU TONKIN, 1re quinzaine de mars.)

L'ouvrier dans la France Nationale Révolutionnaire.

Il y trouvera enfin la place digne de la fonction créatrice qu'il assume dans la construction du nouvel ordre français : seule la France de la Révolution Nationale a su lui faire accorder ce qui était son droit, et que l'ancien régime capitaliste et libéral lui niait, sous le couvert de bonnes paroles. Plus de charité, ni de paternalisme : l'ouvrier n'en demande pas tant : ce qu'il veut, c'est son droit ; et c'est ce que Thierry Maulnier a expliqué lumineusement dans un article que reproduit *l'Action* du 10 mars 1943 :

Le monde ouvrier dans son ensemble garde une défiance justifiée à l'égard des réformes sociales d'inspiration patronale, réalisées dans le cadre de la société capitaliste. L'ouvrier exige des réformes qui accroissent son indépendance, condition de sa dignité dans le travail, non des réformes qui accroissent sa dépendance. *Il ne demande pas d'aumônes. Il est et restera irréductiblement hostile au paternalisme. Il demande son droit, c'est-à-dire une part matérielle et morale aux richesses qu'il crée, correspondant au travail qu'il consacre à la création de ces richesses.*

Il entend s'affranchir de sa condition actuelle : et il n'en sera affranchi que le jour où l'entreprise où il travaille lui paiera non son travail, mais le produit de son travail.

(VOIX D'EMPIRE du 10 mars 1943.)

Patriotisme et nationalisme.

Le professeur Comby vient, à Haiphong, de définir à la jeunesse française et indochinoise qui était venue l'écouter, son rôle dans la Révolution Nationale, et les espérances qu'il lui appartenait de réaliser.

Je dirai plus spécialement aux Annamites qui m'écoutent et qui s'instruisent avec nous, qu'il leur appartient d'achever le rêve de Gia-Long. Qu'ils ne préparent pas seulement ici un diplôme ou une place, mais que de leur valeur et de leur loyalisme civique, de leur volonté d'action, de la conscience de leur destin tout ensemble, dépend l'avenir de cette Patrie annamite rénovée dont ils doivent constamment avoir l'image présente.

En ont-ils assez pris conscience ?

Si notre génération manquait à ces devoirs, l'œuvre serait compromise et avec elle la personnalité même de votre peuple.

Un grand chef d'Etat disait hier encore :

« Dans cette guerre, il n'y aura ni vainqueurs, ni vaincus, il y a des peuples qui survivront et d'autres qui disparaîtront. Dieu sera le juge impartial. »

Messieurs, ceux qui disparaîtront, en Asie, comme en Europe, sont ceux qui dans le choc des égoïsmes indisciplinés auront perdu leur conscience propre et n'auront pas su donner de sens positif, constructeur, à leur action. S'ils ne s'affirment que par un désordre anarchique, ils seront absorbés sans regret par les impérialismes dont l'hégémonie se fonde sur les débris des nations déchirées de querelles intérieures.

(COURRIER D'HAIPHONG, du 11 mars 1943.)

Amis lecteurs !

Cette revue est faite pour vous ; nous souhaitons qu'elle soit faite par vous.
Ecrivez-nous ! Faites-nous connaître vos opinions, vos avis, vos critiques.
Vous nous encouragerez !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Du 8 au 15 mars 1943.

LUNDI 8

Hanoi. — L'Amiral Decoux visite, dans l'île de la Cat-Ba, le port d'Apowan, où il inspecte le nouveau groupement chargé de centraliser les pêcheries du golfe du Tonkin. Puis il gagne Vatchay où il se fait exposer les détails du plan d'urbanisme prévu, ainsi que le projet de création du port en eau profonde dont les travaux nécessiteront un volume de terrassements de l'ordre de 16 millions de mètres cubes.

MARDI 9

Hanoi. — L'Amiral Decoux se rend à l'aéroport de Bach-Mai, où il examine les dispositions prises pour assurer en Indochine le maintien des liaisons aériennes commerciales intérieures.

MERCREDI 10

Hanoi. — A l'occasion de la remise des prix du concours de l'artisanat, l'Amiral Decoux prononce le discours suivant :

MONSIEUR LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL,
MESSIEURS,

Dans un moment, je vais remettre aux lauréats du deuxième Concours de l'Artisanat le prix le prix de leur ingéniosité et de leur labeur. La cérémonie qui nous réunit ici marque à nouveau publiquement l'intérêt qu'apporte le Gouvernement général aux questions artisanales ; je voudrais mettre à profit cette circonstance pour vous dire brièvement où elles en sont aujourd'hui. En décembre 1941, la Foire-Exposition de Hanoi avait provoqué une large participation des ouvriers de ce Tonkin travailleur et industrieux qui est, par excellence, la terre de l'Artisanat ; leur contribution nous avait paru si remarquable que nous décidâmes d'organiser un Concours pour distinguer les meilleurs d'entre eux et primer leurs œuvres les plus marquantes. Le succès nous a encouragés à persévérer ; le deuxième Concours n'a pas déçu notre attente. De tous les pays de l'Union, des concurrents ont répondu à l'appel du Commissaire général, ils ont présenté au Jury des spécimens qui, en prouvant une adaptation toujours plus étroite aux besoins actuels du pays et l'emploi de techniques toujours plus poussées, font grand honneur à leur habileté comme à leur imagination. Les objets primés ont figuré à l'Exposition de Saigon, ils ont suscité parmi les deux millions de visiteurs un intérêt particulièrement vif. Je n'avais pas attendu pourtant l'ouverture de cette nouvelle manifestation pour songer à rendre annuel le Concours de l'Artisanat ; l'expérience me confirme dans ma décision ; je suis heureux, Messieurs, de vous l'annoncer aujourd'hui officiellement.

Cette compétition, en effet, a un double but, elle vise d'abord à récompenser les meilleurs artisans, elle est destinée aussi à encourager le mouvement ar-

SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, *Avenue d'Iéna, PARIS*

Inspection : 69, *B^d Francis-Garnier, HANOI*

Toutes les applications de l'électricité :

ÉCLAIRAGE — CHAUFFAGE — VENTILATION
FORCE MOTRICE

Étude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

DEVIS GRATUIT SUR SIMPLE DEMANDE

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tisanal et à faire connaître ses productions les plus intéressantes ; à ce titre, elle fait partie de tout un ensemble de dispositions coordonnées. Je viens de rappeler la place qu'a faite à l'artisanat l'Exposition de Saigon et le succès sans précédent qu'il y a remporté, succès, ajouterai-je, effectif et matériel, et non pas dû à la seule curiosité, puisque les artisans du Tonkin notamment en ont ramené des commandes assurant à la plupart d'entre eux des moyens d'existence pour de longs mois.

Assurés d'être dans la bonne voie, nous poursuivrons et intensifierons notre action non seulement au Tonkin et en Cochinchine, mais en Annam, au Cambodge et jusqu'au Laos. Je tiens à signaler à cette occasion combien j'ai apprécié au cours de mes déplacements, les heureuses et fécondes initiatives qui se développent actuellement dans maints endroits et en particulier à Paksé et à Không. Une exposition permanente des produits artisanaux existe déjà à Saigon et à Hadong, un centre du même ordre va s'ouvrir à Hanoi ; d'autres seront créées dans les divers pays ; le mouvement s'étend en surface, il gagne aussi en profondeur. L'Artisanat conduit à la petite industrie qui mène elle-même à la grosse industrie, c'est là une vérité que j'ai déjà à plusieurs reprises exprimée. C'est pourquoi j'estime essentiel de mettre à profit les circonstances exceptionnelles du moment pour développer par tous les moyens l'artisanat sous le signe de l'économie fermée.

En vue de seconder cette perpétuelle évolution et de faciliter cet essor, nous avons créé dès le mois d'août 1941, en même temps que le Conseil de la production industrielle, les Comités locaux de l'Artisanat, constitués et contrôlés dans chaque pays par les Chefs d'Administration locale. Rattachés du point de vue technique à l'Inspection générale des mines et de l'industrie, ils recherchent les mesures propres à étendre les fabrications en améliorant la qualité, perfectionnent les procédés de travail et favorisent la vente des produits.

Nous accentuerons très prochainement notre action de coordination en instituant des sous-comités locaux dans les provinces à forte densité artisanale ; ces nouveaux organismes devront assurer une liaison sans cesse plus étroite entre les artisans d'une part et d'autre part les comités locaux, pour les questions générales, l'Inspection générale des Mines et de l'Industrie pour les questions techniques, l'Office du crédit populaire pour les questions financières.

Au même effort tendant à entrer toujours davantage dans l'action, se rattache l'Inspection des arts appliqués que nous nous occupons actuellement d'instituer dépendant de la Direction des Services Economiques en liaison avec l'Inspection générale des Mines et de l'Industrie. Avec la Direction de l'Instruction Publique elle aura pour fonction essentielle d'établir les rapprochements nécessaires entre l'artisanat et les arts appliqués. Par son intermédiaire, l'Ecole des Beaux-Arts de Hanoi, les Ecoles d'Art de Gia-dinh, Bien-hoa, Thu-dau-môt et Phnom-penh, les maisons de vente et les ateliers seront mis en contact et entreront dans un même circuit. Nos arts appliqués ont en effet d'admirables ressources dont la foule ne bénéficiait pas assez jusqu'ici, faute d'une organisation adéquate ; ils marqueront désormais les créations artisanales de leurs inspirations et de leur goût. La nouvelle Inspection a reçu pour directive de les pousser sans plus attendre dans les principales branches de la vie courante, articles de ménage, lingerie, mobilier de bois et de bambou, etc... J'attends beaucoup de ses initiatives.

Pour faire connaître au grand public les résultats importants que j'escompte en 1943, j'envisage, si les circonstances s'y prêtent, d'ouvrir à Hanoi à la fin de l'année une Foire de l'Artisanat, des Arts appliqués et de la Petite Industrie. Elle servira de cadre au troisième Concours de l'Artisanat, auquel je vous convie, Messieurs, dès maintenant, à vous préparer.

Pour cette circonstance, je suis assuré de trouver une fois de plus la collaboration la plus active et la plus intelligente auprès des personnalités dont vous connaissez tous les noms, mais au premier rang desquelles je tiens à citer S. E. le Vo-Hiên Hoang-trong-Phu. Il m'est agréable de leur rendre ici un nouvel et juste hommage et d'adresser en particulier à M. le Commissaire général Lacollonge mes remerciements et mes compliments pour s'être si diligemment acquitté de la lourde tâche que je lui avais confiée.

Très opportunément, M. le Commissaire général, vous venez de rappeler quelques-unes des lumineuses maximes par lesquelles le Chef de l'Etat nous a donné ses ordres et ses consignes pour suivre la voie que nous montre sa sagesse ; je fais appel à toutes les bonnes volontés, elles auront bien mérité de l'Indochine si elles mettent à son rang l'artisanat qui est, comme l'a dit le Maréchal, une des forces les plus vivantes du pays.

JEUDI 11

Hadong. — L'Amiral Decoux visite la province de Hadong, qui, enclavant la concession française de Hanoi, compte près d'un million d'habitants et 145.000 hectares, et est une grosse productrice de paddy, en même temps qu'elle est réputée pour son artisanat. Après avoir assisté au Stade à une brillante réunion sportive, l'Amiral visite la cocoteraie de Yen-so qui contient 3.500 pieds, et la pagode de ce village où est célébré le culte du général Ly-Phuc-Man, qui se signala au VIIe siècle par ses exploits contre les chams.

Hanoi. — Les premiers étudiants nippons envoyés en Indochine arrivent à Hanoi.

Hué. — S. M. l'Impératrice, le Résident Supérieur et Mme Grandjean, et les hautes autorités du Protectorat assistent à un Te Deum solennel à l'occasion de l'anniversaire du couronnement de Sa Sainteté Pie XII.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

NICOLE-SIMONE-DENISE, fille de M. Henri-André Alger et de Mme, née Juliette-Aglaé Panou (12 mars 1943).

JACQUES-HENRI, fils de M. Robert-Marius Douchard et de Mme, née Lemoine (13 mars 1943).

JEAN-JACQUES-SIMON, fils de M. Joseph-Mallord-Simon Gay et de Mme, née Leijbuert (13 mars 1943).

JEAN-PIERRE-ALBERT-CHRISTIAN-BERTRAND, fils de M. Pierre-Alfred Courbois et de Mme, née Adèle-Suzanne Cochard (13 mars 1943).

HENRI-GÉRARD, fils de M. Cécil Wintrebert et de Mme, née Bocquet (10 mars 1943).

FIANÇAILLES.

ANNAM

M. MAURICE-ALFRED CLÉMENT avec Mlle YVONNE LAUBIAT.

COCHINCHINE

M. MAURICE-VICTOR GATTEPAILLE avec Mlle VIOLETTE-ALICE QUINTIN.

DÉCÈS.

TONKIN

M. NGUYEN-DUY-XUNG (14 mars 1943).

MAURICE-ANDRÉ JOUVELET (9 mars 1943).

COCHINCHINE

GÉRARD-MARIE-FRANÇOIS, fils de M. et de Mme Michel Meneur (6 mars 1943).

ANTOINE-MARIE-ROCH, fils de M. et de Mme Camille Madouré (6 mars 1943).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



~Un **Ami du Vieux Hué** nous pose la question suivante :

« Pourrions-nous lire prochainement dans les pages de votre revue la description, l'explication de l'origine, etc., des divers drapeaux nationaux des pays de l'Union (formes, divisions des couleurs, couleurs, symboles, etc.)

» Les lecteurs pourraient-ils être documentés sur les différentes bannières dont l'Annam est pavoisé les jours fériés ? »

Pour la description des drapeaux nationaux, nous vous renvoyons, cher lecteur, à la belle plaquette éditée l'an dernier par le Gouvernement général et intitulée « Hymnes et Pavillons d'Indochine ». Vous la trouverez dans toutes les résidences et en vente à l'I. D. E. O. (Hanoi).

Pour le reste, nous faisons des recherches. Si certains de nos lecteurs pouvaient nous les faciliter, nous leur en serions très reconnaissants.

~ **S. E. E..., Hanoi.** — Nous ne voudrions pas faire concurrence aux médecins pourvus d'un diplôme régulier, mais d'après les symptômes exposés dans votre lettre, il est évident que, par suite d'une déficience hépatique et d'une idiosyncrasie caractérisée vis-à-vis de la caféine, votre métabolisme basal s'est trouvé déséquilibré. De là une faiblesse fonctionnelle entraînant une dépression nerveuse accentuée.

Le meilleur traitement de cet état défavorable réside dans l'hydrothérapie modérée et dans le décubitus dorsal prolongé.

~ **L. R..., Long-xuyên.** — Il est inexact, comme vous l'affirmez, que notre Revue soit rédigée exclusivement « par des fonctionnaires en service commandé ».

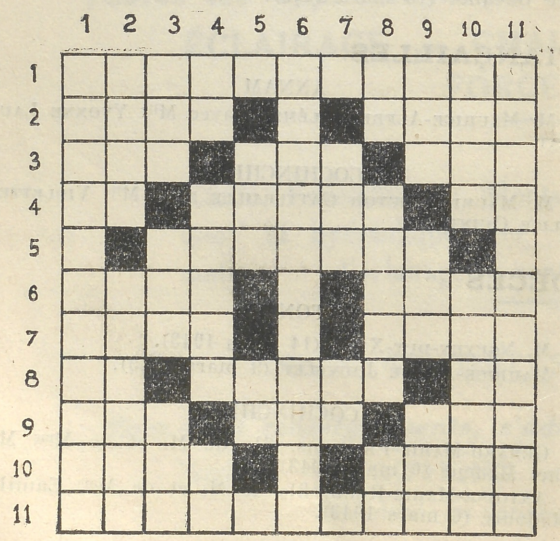
Vous voudriez sans doute qu'on la fasse rédiger dans les prisons !

Il est vrai que beaucoup de nos collaborateurs appartiennent à l'administration, mais les talents se trouvent partout et nous sommes heureux d'accueillir tous les concours ; seul l'intérêt du sujet et la valeur littéraire des articles décident de notre choix.

~ **Jyc, à Hanoi.** — Mille excuses pour les coquilles qui déparent votre bel article sur « l'Annamite devant la mer ».

Nos lecteurs voudront bien lire à la page IX, Conclusion, 3e ligne : **lagune** et non **langue** (le R. P. Cadière a dû tressauter !) et à la page IV, 16e ligne : **déhale** et non **débale**.

MOTS CROISÉS N° 103



Horizontalement.

1. — Défenseur de la doctrine du « Laissez-faire et laissez-passer ».
2. — Mois — Allure d'une bête de somme.
3. — Possessif — Ses bords furent le théâtre, en 1914 et en 1918, de combats entre Alliés et Allemands — Se trouve aux paupières de l'homme et du singe.
4. — Initiales d'un des plus intéressants ouvrages de Walter Scott — Véhicule défectueux — Négation.
5. — Atteint les plus grandes dimensions dans les pays chauds et secs.
6. — Lac italien — En supposant.
7. — Velasquez a laissé un admirable portrait de celui de Philippe IV — Peintre dont les œuvres principales, très gracieuses, sont à Ferrare (1481-1559).
8. — Article étranger — Devant une fenêtre — Début et fin d'un port d'une colonie française d'Afrique.
9. — Celle de la femme de Louis XIV ne fut jamais payée à la France — Pomme — Adverbe.
10. — Fils de Vénus — Viscère.
11. — Parties des chatons entourant les pierres et les retenant.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Verticalement.

1. — Railleries bouffonnes.
2. — Amiral anglais (1735-1816) — Ancienne capitale de la Dalmatie.
3. — Début d'une province chinoise — Dans « casiers » — Adverbe.
4. — Commencement et fin d'un célèbre écrivain anglais (1667-1745) — Sucent le sang des mammifères — Lie les parties d'un discours.
5. — Le Rhône en traverse un grand — Possessif.
6. — On les appelle aussi « cochons de terre ».
7. — Pronom — D'un verbe gai.
8. — Initiales de l'auteur des *Voyages en zigzag* (1799-1846) — Dans la Gironde — Petit cours d'eau.
9. — Il y en a un à l'Etoile — Celui de Lahore est de Gallet — Préfixe.
10. — Il y a des glaces qui n'en ont pas — Habite les bords des lacs.
11. — Alexandrie, au IIIe siècle avant J.-C., en vit naître de célèbres.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 102

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
1	N	I	E	D	E	R	M	E	Y	E	R
2	O	L	T	E	N	■	E	S	S	A	I
3	S	E	■	D	O	D	U	S	■	U	T
4	T	■	S	A	U	S	S	E	S	■	U
5	R	E	P	L	E	T	E	■	U	S	A
6	A	M	I	E	■	■	■	A	C	U	L
7	D	U	R	■	R	A	N	I	E	R	I
8	A	■	E	T	A	G	E	R	E	■	S
9	M	U	■	E	C	O	P	E	■	T	T
01	U	N	I	T	E	■	E	P	I	E	E
11	S	E	M	E	S	T	R	I	E	L	S

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

Société Anonyme au Capital de 95.000.000 de francs

Siège Social à PARIS : 62 *bis*, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Pnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques

VENTILATEURS PORTATIFS ET DE PLAFOND

MOTEURS ET DYNAMOS POUR TOUS USAGES

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).

Imprimerie G. Taupin et Cie

Le gérant : TRUONG-CONG-DINH.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT — VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs.
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

▼

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BON A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50 - 100 - 1.000 - 10.000 et 100.000 piastres.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PRODUITS PHARMACEUTIQUES

Specia Rhône-Poulenc



PROPIDEX • ASCIATINE • ORTEDRINE • RHOFÉINE
SONÉRYL • RUTONAL • STIBYAL • NEPTAL • TOCHLORINE
RHODAZIL • ALUNOZAL • URAZINE • CORYPHÉDRINE
GELOBARINE • FORIOD • BAUME RHODIA
NÉO-DMEGON • SANÉDRINE • INFUNDIBULINE
SEPTAZINE • NEO-DMETYS • THIAZOMIDE • FLÉTASE
RHODIACARBINE • CRISALBINE • NÉOCARDYL
QUINIO • STOVARSOL • MYOCHRYSINE • KÉLÈNE
DAGÉNAN • ANTHÉMA • PREMALINE
PROPIDON • QUINACRINE • GARDÉNAL
ACÉTYLARSAN • STOVARSOL • DMELCOS
NOVARSENOBENZOL BILLON
ASPIRINE USINES DU RHÔNE

justifient par leur efficacité
le renom mondial de la qualité française

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Imprimerie
TAUPIN & Cie

8-10-12 RUE DUVILLIER - HANOI

LE BUREAU EST OUVERT :

LE MATIN :
de 7h. à 11h.30

L'APRÈS-MIDI :
de 13h.30 à 18h.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques